ACTE II, SCÈNE VIII.

Bibliothèque Nationale V. E. III NAPOLI

AINÉE ET CADETTE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,

par M. Emile Souvestre,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE DU VAUDEVILLE, LE 17 MAI 1840.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
GIRARDOT, associé de Saunier.	M. FERVILLE.	LE COMTE DE LA SAUSAIE.	M. MASQUILLIER.
M. SAUNIER, négociant.	M. AMANT.	GEORGES, commis de la maison Saunier	M. FRADELLE.
Mme SAUNIER, sa femme. . .	Mme GUILLEMAIN.	CHARLOT, garçon de magasin.	M. LUDOVIC.
FANNY, leur fille aînée.	Mme THÉNARD.	INVITÉS et INVITÉES	
NOEMI, leur fille cadette . . .	Mlle MARY.		

La scène est au Hâvre, chez M. Saunier.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. Portes à droite, à gauche et au fond. Une table, à droite ; un grand registre sur cette table et tout ce qu'il faut pour écrire ; à gauche, un piano.

SCENE PREMIERE.

SAUNIER, Mme SAUNIER.

SAUNIER, *à la cantonade.*

Reporte-toi au compte des frères Hockinson, mon enfant... fin septembre... et fais la balance.

Mme SAUNIER, *entrant par le fond.*

Eh bien ?...

SAUNIER.

Ah ! c'est toi... Je parlais à Fanny. .

Mme SAUNIER.

Le comte est-il prêt à dîner?

SAUNIER.

Il est trop occupé ; il a dit à Joseph qu'il ne dînerait pas.

Mme SAUNIER.

Bah !... mais nous, est-ce que nous ne pourrons pas dîner sans lui?... Si ça allait être ridicule !...

SAUNIER.

Au fait, c'est embarrassant...

Mme SAUNIER.

Il faudrait lui demander... Si vous entriez chez lui...

SAUNIER *.

C'est juste!... c'est juste... ah! à moins que ce ne soit indiscret.

Mme SAUNIER.

Mon Dieu, monsieur, vous ne connaissez donc rien aux usages du monde?... Depuis que monsieur le comte est revenu avec nous de la campagne des messieurs Fortin, et qu'il a bien voulu accepter un appartement ici, vous êtes toujours embarrassé... Faut-il faire ceci? faut-il faire cela? Voilà ce que c'est que de ne vous être jamais occupé que de vos affaires.

SAUNIER.

Et je suis loin de m'en repentir... c'est comme cela que j'ai acquis la fortune la plus solide du Hâvre.

Mme SAUNIER.

Oui, c'est quelque chose...

SAUNIER.

D'ailleurs, monsieur le comte sera indulgent; il sait bien que nous ignorons les usages du faubourg Saint-Germain.

Mme SAUNIER, *confidentiellement.*

Puis, notre fille Noémi nous conseillera; elle sait tout, cette petite.

SAUNIER.

Tout... c'est vrai...

Mme SAUNIER.

Elle a reçu une si belle éducation!

SAUNIER.

C'est tout simple... Nous étions riches quand elle nous est venue, celle là, nous avons pu faire des sacrifices.

Mme SAUNIER.

Aussi, quelle différence entre elle et sa sœur!

SAUNIER.

Ah! dam, Fanny a grandi pendant que nous faisions fortune... nous ne pouvions pas songer à lui donner une éducation brillante; elle a été élevée simplement auprès de nous ..

AIR : *Vaudeville du Premier prix.*

Pourtant, de notre fille aînée,
Nous pouvons être fiers aussi,
Et de ses soins, toute l'année,
Je ne puis me passer ici.

Mme SAUNIER.

Oh! son zèle est incomparable :
Avant le jour, elle est debout ;
Elle est soumise, douce, aimable,
Parfaite enfin. . mais voilà tout.

* Saunier, Mme Saunier

Fanny nous ressemble, c'est notre fille enfin... tandis que Noémi, c'est mieux que ça... c'est une princesse... Elle a un goût... une élégance... un bon ton... elle ne fait rien comme nous...

SAUNIER.

Rien!

Mme SAUNIER.

Et que nous avons bien fait de l'envoyer à Paris, pour perfectionner son éducation! c'est là que M. de la Sausaie l'a rencontrée chez notre cousine, la femme de l'agent de change... Noémi devait lui plaire; il a tant de goût. Car c'est un jeune homme charmant, et qui serait pair de France, si la pairie était encore héréditaire

SAUNIER.

Il le deviendra s'il est nommé député.

Mme SAUNIER.

Il le sera, monsieur, puisque vous l'appuyez... vous avez de l'influence sur le commerce...

SAUNIER.

Oui... mais je lui étais opposé, il y a encore à peine quinze jours... J'ai tant parlé contre sa candidature!

Mme SAUNIER.

C'était votre conviction alors; vous ne saviez pas qu'il aimât Noémi.

SAUNIER.

Certainement... mais maintenant, pour qu'il l'épouse, il faut qu'il soit nommé. (*Confidentiellement.*) Sans cela il n'obtiendrait point le consentement de sa famille.

Mme SAUNIER.

Vraiment?

SAUNIER, *confidentiellement.*

Non... sa mère, son oncle surtout... (ce vieux duc dont il doit hériter) ne lui pardonneraient pas ce qu'ils appellent une mésalliance, s'il ne leur avait habilement présenté ce mariage comme un moyen d'arriver à la députation... et de là à la pairie.

Mme SAUNIER.

Ainsi, ma fille sera comtesse! monsieur Saunier, elle sera pairesse!... Je serai la mère d'une pairesse!...

NOÉMI, *dehors.*

Non, merci... non.

SAUNIER.

Chut!... la voici... pas un mot devant elle.

Mme SAUNIER.

Pourquoi?

SAUNIER.

Tout doit rester secret jusqu'au jour de la réussite... c'est convenu.

Mme SAUNIER.

Ah!... ma foi, tant pis!... j'ai tout dit à Noémi... nos projets... nos espérances...

SAUNIER.

Diable! c'est bien imprudent... si elle allait laisser voir au comte...

Mme SAUNIER.

Bon, bon, elle connaît les usages... quand M. de la Sausaie se déclarera, elle aura l'air tout aussi surpris qu'il convient : quand on a son éducation!

SAUNIER.

A la bonne heure.

SCENE II.

LES MÊMES, NOÉMI *.

NOÉMI, *à la cantonade.*

Non, c'est inutile, mademoiselle... à présent, je n'y tiens plus!... Mon Dieu! est-il possible!

Mme SAUNIER.

Tu n'y tiens plus... à quoi donc?

NOÉMI.

Ah! je vous cherchais, maman; vous ne savez pas ce qui m'arrive?

Mme SAUNIER.

Quoi donc?

NOÉMI.

Je n'aurai pas ma robe de bal.

M. *et* Mme SAUNIER.

Pas de robe de bal!

NOÉMI.

Ah! mon Dieu, non!... Mlle Justine me manque de parole!

Mme SAUNIER.

Cependant, tu as essayé le corsage hier.

NOÉMI.

Oui, mais j'avais demandé des manches à la Rachel... eh bien, pas du tout, elle m'apporte des manches à la duchesse... une mode qui est passée depuis près d'un mois.

Mme SAUNIER.

C'est une horreur!

SAUNIER.

Des manches à la duchesse!... Nous ne pouvons pas mettre cette robe-là!

Mme SAUNIER.

Assurément.

SAUNIER.

Cependant, mon enfant, il ne faut pas trop se désoler... Si la robe est jolie...

NOÉMI.

Jolie... certainement, elle eût été jolie le mois dernier.

SAUNIER.

Eh bien, alors!

NOÉMI.

O mon Dieu! mon père, si vous le désirez, je m'en contenterai. . mais savez-vous ce qui arrivera?... pour peu qu'il y ait ce soir ici *quelqu'un* habitué au bon goût des bals parisiens, j'aurai tout de suite, à ses yeux, un air de province. .

Mme SAUNIER *embrassant Noémi au front, avec un cri.*

Ma fille un air de province!

SAUNIER, *de même.*

Elle, que nous avons envoyée exprès à Paris... et c'est la couturière qui est cause de tout cela!

Mme SAUNIER, *désolée.*

Je disais aussi, tout va trop bien jusqu'à présent, il m'arrivera quelque contrariété... car c'est vrai, je n'ai jamais eu de bonheur, moi.

SAUNIER.

Il y a des gens à qui tout réussit, mais nous...

SCENE III.

LES MÊMES, FANNY, *entrant vivement, des papiers à la main* *.

FANNY, *à Saunier.*

Voilà: balance faite, soixante mille francs de bénéfice...

SAUNIER, *sans l'écouter.*

Il faut l'avouer... nous ne sommes pas heureux!

FANNY, *étonnée.*

Comment?... c'est une affaire superbe!

SAUNIER.

Tu dis?

FANNY.

Soixante mille francs gagnés.

SAUNIER, *avec distraction.*

Oui... c'est gentil.

Mme SAUNIER.

Il s'agit bien de cela maintenant! (*A elle-même.*) Un air de province!

FANNY.

Qu'y a-t-il donc?

Mme SAUNIER.

C'est votre protégée, Fanny, qui nous manque de parole.

FANNY.

Justine... Ah! il ne faut pas lui en vouloir; cette pauvre demoiselle a sa mère malade.

NOÉMI.

Ah! c'est différent, je ne savais pas...

Mme SAUNIER.

N'importe!... Pour qui nous prendra-t-on?

NOÉMI.

Oh! je vous assure que je n'ai plus de regrets;

* Saunier, Noémi, Mme Saunier.

* Saunier, Fanny, Noémi, Mme Saunier.

d'ailleurs Fanny n'a pas de grande toilette une plus!

Mme SAUNIER.

Comment! tu n'as rien commandé?

FANNY.

Vous ne me l'aviez pas dit, maman.

Mme SAUNIER.

Je ne peux pas songer à tout!

FANNY.

Du reste... il ne faut pas vous inquiéter de moi. je tiens peu à ces choses...

SAUNIER.

C'est vrai, elle est si simple... cette bonne Nini...

Mme SAUNIER.

Elle a raison, (*avec emphase*) la simplicité est la plus belle parure d'une jeune fille. (*A Noémi.*) Tu n'oublieras pas, mon enfant, de mettre mon aigrette en brillans.

SAUNIER, *à Fanny.*

Mais, es-tu sûre d'avoir tout ce qu'il te faut, toi?

FANNY.

Mon Dieu, oui... des fleurs et une robe blanche...

SAUNIER.

Rien que cela?... c'est aussi trop de modestie!

FANNY, *souriant.*

Qui sait si ce n'est pas coquetterie plutôt?

SAUNIER.

Comment?

FANNY.

Certainement; avec une pareille toilette, quand on entend dire tout bas: Elle est fort bien; on n'a pas du moins à se demander il s'agit de votre robe ou de vous.

NOÉMI.

Tiens, je n'avais pas songé à cela... Maman, je mettrai aussi une robe toute simple.

FANNY, *lui donnant la main.*

Et tu n'en seras pas moins jolie.

SCENE IV.

LES MÊMES, CHARLOT,*.

CHARLOT, *à Saunier.*

Monsieur, voici le journal.

SAUNIER.

Ah! bon!

CHARLOT.

Et puis les lettres de Saint-Quentin.

SAUNIER, *lisant le journal.*

Je n'ai pas le temps... donnez à Fanny.

CHARLOT.

Voilà... Ah! ça, c'est les factures.

SAUNIER.

Donnez à Fanny.

CHARLOT.

Encore!... Et les bordereaux de recouvrement?

SAUNIER.

A Fanny.

CHARLOT.

Toujours!... Mais mem'selle Fanny n' pourra jamais faire seule tout ça.

SAUNIER.

En se dépêchant... N'est-ce pas, Nini?... c'est un si bon commis... et qui ne se plaint jamais!

CHARLOT, *à part.*

Oui... et c'est pour ça qu'on s'adresse toujours à elle... Je serai jamais bon commis, moi!

Il sort.

NOÉMI.

Veux-tu que je t'aide?

Mme SAUNIER.

Non, non... le comte va venir, mets-toi à ton piano... chacun ses occupations **.

FANNY, *avec une légère intention.*

Et puis c'est si laid des taches d'encre aux doigts!

SAUNIER.

Voici M. de la Saussaie.

Mme SAUNIER, *montrant le piano à Noémi*

Vite là... (*A Fanny.*) Toi, va lire la correspondance, tu seras libre ensuite.

FANNY.

Oui, ma mère.

SCENE V.

LES MÊMES, LE COMTE ***.

LE COMTE, *saluant.*

Madame...

Mme SAUNIER.

Monsieur le comte.

LE COMTE, *à Saunier.*

Pardon, je vous ai fait attendre peut-être... (*Apercevant Fanny qui a pris des papiers sur la table à droite et qui se retire; il salue.*) Ah! mademoiselle... (*Fanny salue et sort.*) Elle est charmante ****!... Eh bien! le jour de la bataille électorale approche, mon cher hôte...

SAUNIER.

Oui...

Mme SAUNIER, *bas à Noémi.*

Tape donc plus fort!

* Saunier, Charlot, Fanny, Noémi, Mme Saunier.

** Fanny, Saunier, Mme Saunier, Noémi.

*** Fanny, Saunier, le Comte, Mme Saunier, Noémi.

**** Saunier, le Comte, Mme Saunier, Noémi

LE COMTE, *s'apercevant de la présence de Naémi.*

Ah! mais pardon, je vous ai interrompus... vous écoutiez mademoiselle.

Mme SAUNIER.

En effet...

NOÉMI, *feignant la surprise.*

Ah! monsieur le comte...

LE COMTE.

Ah! mademoiselle... continuez, de grâce *.

NOÉMI.

Dispensez-m'en... je n'oserais devant un juge comme vous.

SAUNIER.

Allons, mon enfant, monsieur sera indulgent.

NOÉMI.

Oh! mon père, si vous vous mettez aussi contre moi, je me retire.

LE COMTE.

Quoi, mademoiselle ..

NOÉMI.

Pardon, monsieur, ma sœur m'attend.

SAUNIER.

Mais du tout.

Mme SAUNIER, *bas.*

Silence...

Noémi salue et sort, le Comte remonte la scène et la suit des yeux.

SAUNIER, *bas.*

Mais pourquoi s'en va-t-elle?

Mme SAUNIER, *bas.*

C'est une ruse de coquetterie.

SAUNIER, *bas.*

Ah! bien, c'est très-adroit!

Mme SAUNIER, *bas.*

Elle a reçu une si belle éducation!

LE COMTE, *revenant.***.

On n'a pas plus de grâces!... vous êtes vraiment une heureuse mère, madame.

Mme SAUNIER.

Monsieur... il est vrai que Noémi n'est pas mal... qu'elle a quelques talens... nous avons fait tant de sacrifices pour son éducation!

SAUNIER, *lui faisant signe.*

Hem!

Mme SAUNIER.

Quoi?

SAUNIER, *bas.*

On ne dit pas ça

LE COMTE.

J'ai été à même d'apprécier, à Paris, les brillantes qualités de Mlle Noémi, mais j'ignorais qu'elle eût une sœur aînée également douée...

* Saunier, Mme Saunier, le Comte, Noémi.
** Saunier, Mme Saunier, le Comte.

Mme SAUNIER.

Oui, Fanny est une bonne enfant .. mais elle n'a pas l'organisation de sa sœur.

SAUNIER, *bas.*

Chut donc!... tu dis des bêtises.

Mme SAUNIER, *de même*

Comment?. .

SAUNIER, *au Comte* *.

Pardon, monsieur le comte... vous parliez des élections... cela vous occupe beaucoup...

LE COMTE.

Oui... j'avoue que je ne puis penser à autre chose... tant et de si douces espérances se rattachent au succès.. j'ai toujours peur de ne pas réussir.

SAUNIER.

Allons, monsieur le comte, du courage... nous sommes-là pour vous secunder...

.....

SCENE VI.

LES MÊMES, GIRARDOT, *en habit de voyage* **.

GIRARDOT, *en dehors.*

Joseph, prends soin de ma valise

Mme SAUNIER.

Tiens! monsieur Girardot!

GIRARDOT, *paraissant.*

Eh! bonjour, mes amis.

SAUNIER.

Bonjour. (*Au Comte.*) C'est notre associé.

GIRARDOT, *apercevant le Comte.*

Ah! monsieur... votre serviteur... (*A Saunier et à sa femme.*) Pardieu, je suis enchanté de vous revoir... Ma filleule Fanny va bien?

Mme SAUNIER.

Merci!

GIRARDOT.

Où est-elle donc?

Mme SAUNIER.

Elle fait la correspondance... Je vais l'avertir de votre arrivée.

GIRARDOT.

Non, ne la dérangez pas... la correspondance, c'est sacré cela... j'irai l'embrasser tout-à-l'heure.

Mme SAUNIER.

Comme vous voudrez; mais j'ai quelques ordres à donner.

ENSEMBLE.

AIR *du fidèle Berger.*

Mme SAUNIER.

Pardonnez mon impolitesse,

* Mme Saunier, Saunier, le Comte.
** Mme Saunier, Girardot, Saunier, le Comte.

Messieurs, quels que soient mes regrets,
Ici, malgré moi, je vous laisse,
Et vais faire quelques apprêts.

SAUNIER.

Pardonnez son impolitesse;
Ici, quels que soient ses regrets,
Du logis elle est la maîtresse,
Et doit songer à nos apprêts.

GIRARDOT.

Allez donc, si le temps vous presse;
Et soyez toute à vos apprêts;
Mais, grand Dieu, que de politesse!
Et pourquoi faire tant de frais?

LE COMTE.

Point de façon, le temps vous presse;
Pour moi seul sont tous les regrets;
Mais d'une maison la maîtresse
Doit être toute à ses apprêts.

Mme Saunier sort.

SCENE VII.

LES MÊMES, *excepté* Mme SAUNIER *.

GIRARDOT, *à Saunier.*

Eh bien! pendant que j'étais à Rouen, tu es donc allé à la campagne?

SAUNIER.

Oui, les Fortin m'ont invité.

GIRARDOT.

Tiens! et tu as été bien reçu?...

SAUNIER.

Parfaitement.

GIRARDOT, *au Comte.*

Je demande cela parce qu'il y a toujours eu entre nos maisons dissentiment politique... nous faisons les mêmes articles.

LE COMTE, *souriant.*

Je conçois.

GIRARDOT, *à Saunier.*

J'ai terminé là-bas avec les d'Herbelin...

SAUNIER.

Pardon, monsieur le comte, de parler d'affaires...

LE COMTE.

Faites, messieurs.

GIRARDOT, *bas.*

Comment, dis donc, c'est un comte?

SAUNIER.

Oui. (*Présentant le Comte à Girardot.*) M. le comte de la Sausale...

GIRARDOT.

De la Sausale?.. mais c'est le nom...

SAUNIER.

Du candidat qui s'est présenté à nos suffrages.

GIRARDOT.

Ah! je comprends maintenant... Monsieur le comte a su que nous avions quelque influence sur les électeurs, et, suivant la mode anglaise, il vient solliciter...

LE COMTE.

Nullement...

SAUNIER.

Du tout... j'ai eu l'honneur de rencontrer M. le comte à la campagne des Fortin; c'est maintenant notre hôte, notre ami... et tu lui donneras ta voix.

GIRARDOT.

Mais il me semble que monsieur appartient à un parti...

LE COMTE, *gravement.*

Je n'appartiens à aucun parti, monsieur; mon opinion est une opinion sociale...

GIRARDOT.

Plaît-il?

SAUNIER, *répétant.*

Sociale... c'est une nouvelle opinion qu'on vient de trouver.

GIRARDOT.

Et qu'est-ce qu'elle veut?

LE COMTE.

Le bonheur de tous et de chacun.

GIRARDOT.

De tous... et de chacun?

SAUNIER.

Est-ce que tu demandes quelque chose de plus, toi?...

GIRARDOT.

Vraiment non.

SAUNIER.

Je réponds de monsieur; et la preuve, c'est que je vais le conduire moi-même chez tous les électeurs.

GIRARDOT.

Toi?... et tu n'as pas peur qu'ils se rappellent ce que tu leur disais il y a quinze jours?

SAUNIER, *bas.*

Tais-toi donc, il est inutile de dire...

GIRARDOT.

Non, il faut que monsieur sache qu'il a opéré un vrai miracle.

LE COMTE.

Moi!

GIRARDOT, *au Comte.*

Avant son départ pour la campagne des Fortin, c'était votre adversaire le plus déclaré.

LE COMTE.

Se peut-il, monsieur Saunier?

GIRARDOT.

AIR : *Allez renvoyer la voiture* (Moiroud).

Ah! si j'étais homme de plume,
Disait-il d'un air convaincu,
J'écrirais plutôt... un volume

* Saunier, Girardot, le Comte.

Pour empêcher qu'il soit élu...

SAUNIER, *embarrassé.*

J'ai toujours dit et je répète
Que je suis pour le mouvement.

GIRARDOT, *lui mettant la main sur l'épaule*

Mouvement... de la girouette *
Qui tourne à tous les coups de vent.

SAUNIER, *prenant son parti.*

Eh bien! pourquoi serais-je esclave de mon opinion d'autrefois?... Je veux être indépendant, c'est pour cela que j'ai changé d'avis. D'ailleurs, quand j'étais opposé à monsieur le comte, je ne le connaissais pas.

LE COMTE.

Monsieur ignorait que je fusse rallié...

SAUNIER.

C'est cela, monsieur est rallié.

GIRARDOT.

Ah! rallié!... c'est une nouvelle expression qu'on a trouvée.

SAUNIER.

Oui.

GIRARDOT.

Le diable m'emporte si j'y comprends plus rien!

SCENE VIII.

LES MÊMES, FANNY *.

FANNY.

Mon parrain est arrivé... Ah! pardon, je vous dérange?...

GIRARDOT.

Eh! ma filleule, viens donc m'embrasser.

FANNY.

Bonjour, mon parrain.

GIRARDOT.

Bonjour, ma chérie.

SAUNIER.

Qu'est-ce que tu tiens là?

FANNY.

Ce sont les lettres que je vous apporte à signer.

SAUNIER.

Ah! bien! (*Au Comte.*) Vous permettez?...

Il prend les lettres et va signer.

LE COMTE.

Je vous en prie.

GIRARDOT, *à Fanny.*

C'est donc toi qui fais ma besogne en mon absence?

FANNY, *souriant.*

Que voulez-vous?... les emplois sont si courus maintenant... Malheur à qui s'absente.

GIRARDOT.

Il faudra pourtant que je reparte bientôt.

* Saunier, Fanny, Girardot, le Comte.

FANNY.

Comment?

GIRARDOT, *lui prenant la main.*

Mais avec toi. Tu sais, ce voyage à Grenoble dont nous étions convenus chez ta marraine.

FANNY.

Chez ma tante?

GIRARDOT.

Et pour que le voyage soit plus gai, que je puisse rester avec toi, et te conduire partout, j'emmènerai un de nos commis... Georges nous suivra.

FANNY, *vivement.*

M. Georges?

SAUNIER *.

Oui, il examinera les fabriques de Lyon... c'est une bonne tête, (*au Comte*) et qui sait écrire avec cela!... Il a fait imprimer, il y a un an, un mémoire adressé à la chambre pour le commerce du Hâvre... un avocat n'eût pas mieux fait. (*A Girardot.*) Du reste, pars avec Fanny le plustôt possible, car ma sœur m'écrit lettre sur lettre...

GIRARDOT.

Mon Dieu! je voudrais que ce fût demain, aujourd'hui!

SAUNIER.

Oh! aujourd'hui non, il faut que tu sois du bal.

GIRARDOT.

Où y a-t-il un bal?

FANNY.

Ici.

GIRARDOT.

Ici! ah! nous dansons maintenant!... eh bien, mais toi, au moment de la fête, tu travailles?

FANNY.

Il le faut bien!

GIRARDOT.

Et ta sœur?

FANNY.

Elle s'apprête pour ce soir.

GIRARDOT, *lui reprenant les lettres vivement*

Donne-moi donc, donne-moi donc tout cela, et va faire aussi tes préparatifs.

FANNY.

Mais, mon parrain...

GIRARDOT.

Mais, mais, je le veux.

FANNY.

Que vous êtes bon!

GIRARDOT.

C'est convenu... je suis excellent... Va faire ta toilette pour le bal.

FANNY.

Merci.

* Fanny, Girardot, Saunier, le Comte.

GIRARDOT, *avec affection et à demi-voix.*

Et je te le dis entre nous, je suis sûr que tu seras la plus belle... Je vais expédier tout cela... (*Au Comte.*) Monsieur, je vous salue ..

Il sort.

SCENE IX.

LES MÊMES, *excepté* GIRARDOT, *puis* GEORGES *.

SAUNIER.

Je vous avais averti, monsieur le comte; comme vous voyez, mon associé est un original, mais un excellent homme au fond.

FANNY.

Et auquel nous devons de la reconnaissance... je vous l'ai souvent entendu répéter, mon père.

SAUNIER.

Et je ne m'en dédis pas... c'est lui qui m'a fourni les premiers capitaux, qui s'est donné toute la peine, et m'a laissé tous les avantages.

LE COMTE.

Comme vous le disiez, c'est un original.

FANNY, *sérieusement.*

C'est notre ancien, notre meilleur ami, monsieur le comte.

LE COMTE, *s'excusant.*

Je n'ai pas prétendu, mademoiselle...

GEORGES, *entrant* **.

Monsieur...

SAUNIER, *se retournant.*

Qu'est-ce que c'est?

GEORGES.

Je venais prendre vos ordres.

SAUNIER ***.

Adressez-vous à Fanny. (*Au Comte.*) L'heure avance... nous serons sûrs maintenant de trouver tous les électeurs chez eux .. il faudrait commencer nos visites.

LE COMTE.

Mon cabriolet est en bas.

SAUNIER.

Non, à pied, pas de cabriolet, il faut se faire peuple... je suis même fâché de vous voir des bottes vernies, on n'en porte pas dans le commerce, ça fait tort au cirage...

ENSEMBLE.

AIR : *Vive la danse.*

Pour exercer sur nos bourgeois
Une salutaire influence,
Soyons peuple pour une fois,
Sans que ça tire à conséquence.

LE COMTE.

Pour exercer sur ces bourgeois
Une salutaire influence,
Soyons peuple, etc.

SAUNIER.

Mieux vaudrait, au lieu de landau,
Pour enlever notre suffrage
Nous arriver par le roulage...

LE COMTE, *riant.*

Et sous la forme d'un ballot.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ils sortent.

SCENE X

FANNY, GEORGES.

FANNY.

Eh bien! monsieur Georges, qu'aviez-vous à me demander?

GEORGES.

Pardon, mademoiselle, je désirerais le livre d'expédition.

FANNY *.

Le voici! Mais, mon Dieu, qu'avez-vous donc? quel air triste! N'allez pas avoir cet air-là au bal, au moins. .

GEORGES.

Je tâcherai...

FANNY.

Vous me ferez danser, n'est-ce pas, monsieur Georges?

GEORGES.

Si vous le permettez.

FANNY.

Je l'exige.

GEORGES.

Que vous êtes bonne!

FANNY.

Parce que je veux danser?

GEORGES.

Non... parce que vos paroles m'encouragent, me consolent.

FANNY, *se rapprochant.*

Vous consolent... mais qu'avez-vous?... Pourquoi être toujours inquiet?

GEORGES.

Vous me le demandez, quand vous savez à quel point je vous aime!

FANNY.

Eh quoi! c'est donc bien triste, monsieur, d'être amoureux?

GEORGES.

Oui, quand c'est, comme moi, un simple commis sans fortune, sans famille, sans nom même.

FANNY.

Qu'importe? n'êtes-vous pas le protégé de mon

* Fanny, Saunier, le Comte.
** Fanny, Saunier, Georges, le Comte.
*** Fanny, Georges, Saunier, le Comte.

* Georges, Fanny.

parrain?... Mon père ne vous a-t-il pas toujours témoigné combien il vous estimait?...

GEORGES.

Sans doute; il semblait devinir mes prétentions, les encourager même; mais à présent je crains...

FANNY.

Vous craignez?...

GEORGES.

Il veut m'éloigner.

FANNY.

Vous?

GEORGES.

Vous savez que votre maison expédie un navire aux États-Unis...

FANNY.

La *Bellone?* elle est en rade.

GEORGES.

Le subrécargue est tombé malade; et votre père m'a annoncé, hier au soir, que s'il ne pouvait en trouver un autre avant le départ du navire, ce serait moi qui le remplacerais.

FANNY.

Et vous avez consenti?

GEORGES.

Croyant ce départ éloigné, j'espérais que quelqu'un viendrait s'offrir, et je n'ai pas voulu irriter M. Saunier par un refus, inutile peut-être; mais, ce matin, j'ai appris que personne ne s'était présenté pour la place vacante, et que la *Bellone* pouvait partir d'une heure à l'autre.

FANNY.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

GEORGES.

J'étais bien résolu à m'expliquer avec votre père, car je ne pouvais supporter l'idée de partir sans emporter l'espoir que vous seriez un jour à moi... Ne pouvant me décider à parler, j'ai du moins osé écrire.

FANNY.

A mon père?

GEORGES.

Oui. J'ai glissé une lettre parmi celles qu'il doit lire en rentrant.

FANNY.

Ah! mon Dieu! voilà le cœur qui me bat aussi à moi... Les peureux sont gens terribles, leur mal est contagieux... Allons... mais donnez-moi donc du courage!

GEORGES.

Je le voudrais.

FANNY.

Écoutez, monsieur Georges. Mon parrain vient d'arriver, il faut tout lui confier.

GEORGES.

Vous?*

FANNY.

Non, vous... Il va venir, je me sauve...

GEORGES.

Et moi aussi.

FANNY.

Comment! vous avez peur de lui... si bon, si généreux...

GEORGES.

C'est vrai.

FANNY.

Et qui nous aime tant!

GEORGES.

C'est vrai. Oui, il faut que je lui parle.

FANNY.

Il a tout pouvoir sur mon père... bon courage! (*Lui tendant la main.*) Songez que vous plaidez notre cause.

GEORGES, *lui baisant la main.*

Ah! vous êtes un ange!

SCÈNE XI.

FANNY, GEORGES, GIRARDOT, *puis* CHARLOT *.

GIRARDOT, *entrant vivement, à Charlot qui le suit,*

Dépêche-toi!... (*Voyant Georges embrasser la main de Fanny.*) Ah! pardon si je vous dérange.

CHARLOT.

Quoi donc?

GIRARDOT.

Qu'est-ce que tu demandes, toi? veux-tu bien aller où je t'envoie.

CHARLOT.

A peine arrivé, vous allez repartir?

GIRARDOT.

J'arrive, j'arrive de Rouen, oigaud, et je repars pour Ingouville, puisque la grande machine de notre fabrique vient de se briser... Prépare le cabriolet. (*Charlot sort. A Fanny et à Georges.*) Vous parliez d'affaires sérieuses, à ce que j'ai cru voir.

FANNY, *embarrassée.*

Mon parrain...

GEORGES.

Monsieur Girardot...

GIRARDOT, *à Georges.*

A propos d'affaires, j'ai un conseil à te donner.

GEORGES.

A moi?

GIRARDOT.

A toi. Mon cher ami, quand tu écriras des demandes de mariage, mets au moins sur l'adresse : *Lettre particulière.*

GEORGES.

Quoi! vous avez lu?...

GIRARDOT.

Et je n'ai pas été peu surpris de trouver cela

* Georges, Charlot, Girardot, Fanny.

parmi les lettres d'affaires... car nous n'exploitons pas ici, je crois, l'article mariage... Aussi, tu m'excuseras si je ne t'expédie pas livraison.

GEORGES.

Ah! monsieur Girardot... vous, si bon pour moi... si vous vouliez appuyer ma demande...

Fanny a l'air de prier du regard.

FANNY.

Auprès de mon père.

GIRARDOT, *à Fanny.*

Il paraît que tu donnes ton consentement, toi?

GEORGES.

Monsieur Girardot...

GIRARDOT.

Laisse-moi, j'ai besoin de parler à ma filleule.

GEORGES.

Mais ne puis-je savoir...

GIRARDOT.

J'aurai à te parler aussi plus tard... Va.

SCÈNE XII.

GIRARDOT, FANNY *.

GIRARDOT, *sérieusement.*

Fanny... tu connaissais la demande de Georges?...

FANNY, *timidement.*

Oui.

GIRARDOT.

Mais c'est lui avouer que tu l'aimes. (*Fanny baisse les yeux.*) Ainsi cela est vrai... et sans que ta mère le sache... car tu ne le lui as point dit...

FANNY.

Non... Mais vous vous en êtes bien aperçu, vous. — Ah! c'est que vous m'aimez bien!

GIRARDOT.

Et comment cet amour est-il né? depuis quand?

FANNY.

Ah! je vais tout vous dire. Il y a un an, pendant cette longue absence que vous avez faite, vous savez...

GIRARDOT.

Oui, mon voyage en Allemagne.

FANNY.

Ma sœur venait d'arriver de Paris... Toute la tendresse, toute l'attention de mon père et de ma mère semblèrent se tourner vers elle, je fus comme oubliée.

GIRARDOT.

Que dis-tu?

FANNY.

Oh! vous ne sauriez croire ce que je souffris alors, mon parrain... L'amour de mes parens était ma seule richesse, mon seul bonheur... J'essayai tout pour reconquérir une place égale dans leurs cœurs... Je me levais avant le jour, je ne me couchais qu'après les autres; je prenais pour moi tout le travail, tous les ennuis... mais on ne s'apercevait de rien... Alors... Oh! j'ai honte de vous l'avouer... j'ai senti que je devenais jalouse d'elle.

GIRARDOT.

De ta sœur?

FANNY.

Oh! c'était affreux... elle si bonne au milieu de sa légèreté!... Mais je souffrais tant, j'étais injuste pour tout le monde... Il me semblait que mes parens ne songeaient plus à moi; je me regardais comme une orpheline. Car ce qui fait la famille, c'est l'affection.

AIR : *Eh oui! mon cher, c'est bien juste, en effet.*

Et tout le jour seule au comptoir
Il fallait calculer, écrire,
Cacher à tous mon désespoir
En le voilant sous un sourire.
Et quand des grâces de ma sœur
Je voyais ma mère charmée,
Alors une voix dans mon cœur
Criait : Toi tu n'es pas aimée,
Pauvre enfant, tu n'es pas aimée.

GIRARDOT, *à part.*

Oui, pauvre enfant! (*Haut.*) Et ce fut alors que Georges revint des Antilles?

FANNY.

Il parut me plaindre...

GIRARDOT.

Et il arriva bientôt à t'aimer. Mais comment osa-t-il t'avouer son amour?

FANNY.

Ma mère, obligée de conduire Noémi dans le monde, n'était point là... nous nous trouvions presque toujours seule au comptoir.

GIRARDOT.

Et les occasions, à force de se représenter, finissent par enhardir un amoureux... Voilà pourquoi, à mon retour, je te retrouvai gaie comme par le passé.

FANNY.

Il est vrai... Je pardonnais alors à ma sœur d'être plus chérie que moi, à mon père et à ma mère de la préférer... Comment garder du ressentiment dans une âme heureuse? je devins reconnaissante envers eux tous du bonheur que Georges seul me donnait.

GIRARDOT.

Mais maintenant si tes parens repoussaient la demande de Georges!

FANNY.

Oh! que dites-vous? lui, qu'ils ont élevé ici presque comme un fils... C'est votre protégé, d'ailleurs... Oh! nous avons eu tort, sans doute... mais vous êtes si bon...

* Fanny, Girardot.

GIRARDOT.

Eh! cajoleuse... tu me flattes... pour que je parle en votre faveur.

FANNY.

Ah! vous parlerez.

GIRARDOT.

Il le faudra bien.

FANNY.

Et vous espérez?...

GIRARDOT.

Pourquoi pas? Saunier m'a souvent répété que Georges était le seul homme capable de continuer notre maison... je ne sais même s'il n'avait point des idées...

FANNY.

Quoi... vous croyez?

GIRARDOT.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a refusé dernièrement un riche parti qui se présentait pour toi... Du reste, nous éclaircirons tout cela... mais l'heure du bal approche; va à ta toilette.

FANNY.

Oui... oh! maintenant que vous savez tout, le courage m'est revenu. Adieu, mon parrain.

GIRARDOT.

Adieu, Ninl... adieu, ma chérie...

Il l'embrasse.

ENSEMBLE.

AIR : *Valse de Robin des Bois.*

Mon parrain, que je suis contente!
Vous savez tout, plus de regret;
Combien j'étais impatiente
De vous confier mon secret!

GIRARDOT.

Ta franchise ici me contente,
Je te servirai sans regret;
En ton parrain sois confiante,
J'usera bien de ton secret.

GIRARDOT, *seul.*

Ah! tu comptais sur ma faiblesse,
Quand je voulais gronder bien fort.

FANNY, *seule.*

J'ai compté sur votre tendresse.

GIRARDOT.

Elle a raison, c'est mieux encor.

REPRISE.

SCÈNE XIII.

GIRARDOT, *seul.*

J'aurais voulu la gronder... mais elle m'a attendri... c'est que tout ce qu'elle a dit là... c'est juste!... Saunier et sa femme ne pensent qu'à Noémi, parce qu'elle flatte leur vanité... et voilà une enfant dont toute la vie pouvait être perdue, faute d'une affection protectrice et vigilante... Heureusement que Georges est un cœur honnête... oui, mais c'est égal... il faut qu'ils se marient... j'espère que les Saunier consentiront sans peine... ils n'ont d'ambition que pour leur fille cadette... en tout cas, ils auront été plus heureux que sages.

SCÈNE XIV.

GIRARDOT, GEORGES, *entrant très-agité.*

GEORGES.

Ah! monsieur Girardot, je vous cherchais, je suis perdu si vous ne venez à mon secours.

GIRARDOT.

Qu'y a-t-il donc?

GEORGES.

Vous avez vu déjà quelle est ici l'influence du comte de la Saussale; vous savez pourtant combien M. Saunier lui était opposé il y a quinze jours... Ah! si j'avais l'habitude d'écrire, disait-il, quelle brochure je ferais!

GIRARDOT.

Parbleu! je lui ai encore rappelé tout-à-l'heure.

GEORGES.

Eh bien! obéissant d'ailleurs à mes convictions, et croyant être agréable à M. Saunier, j'ai écrit, pendant qu'il était chez les MM. Fortin, un mémoire contre l'élection du comte.

GIRARDOT.

Toi?

GEORGES.

Je l'ai envoyé au journal de Rouen.

GIRARDOT.

Et il est imprimé?

GEORGES.

Hélas, oui! M. Saunier vient de rentrer avec le journal, qu'on lui a remis chez le sous-préfet... et pour comble de malheur, on vient d'apporter ici un certain nombre d'exemplaires sur lesquels on avait écrit : Exemplaires d'auteur.

GIRARDOT.

Saunier les a vus...

GEORGES.

Il est furieux... moi j'ai perdu la tête, et je suis venu tout vous dire.

GIRARDOT.

Tais-toi; les voici.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, M. SAUNIER, Mme SAUNIER *.

SAUNIER.

C'est affreux... c'est indigne!

Mme SAUNIER.

Et vous êtes sûr que le coup part d'ici?

* Mme Saunier, Saunier, Girardot, Georges.

SAUNIER.

Vois plutôt... Exemplaires d'auteur.

Mme SAUNIER.

Et l'article est signé?

SAUNIER.

G... trois étoiles... négociant!

Mme SAUNIER.

C'est monsieur Girardot.

GIRARDOT.

Moi...

Mme SAUNIER.

Voyez son embarras.

SAUNIER.

Justement, il arrive de Rouen.

Mme SAUNIER.

Ah! monsieur Girardot, un honnête homme écrire dans les journaux...

GIRARDOT.

Pourquoi pas?

SAUNIER.

Empêcher peut-être la nomination de M. de la Saussaie.

GIRARDOT.

Le grand malheur!

Mme SAUNIER.

Rendre tous nos efforts inutiles... détruire nos projets... Quand ma fille pouvait devenir comtesse!...

GIRARDOT.

Quoi... vous pensiez sérieusement...

SAUNIER.

Il me semble que c'était facile à deviner!

Mme SAUNIER.

Mais monsieur le comte saura tout.

GIRARDOT.

Que m'importe...

Mme SAUNIER.

Au fait... on peut attaquer impunément les autres, quand on a un certain âge.

GIRARDOT.

Ah! madame Saunier...

Mme SAUNIER.

On n'a pas à craindre... qu'on vous demande raison...

SAUNIER, *voulant apaiser Mme Saunier.*

Ma femme...

GIRARDOT, *un peu irrité.*

Ah! qu'à cela ne tienne... j'irai trouver monsieur le comte, s'il le faut.

GEORGES.

Y pensez-vous?

GIRARDOT.

Mêle-toi de tes affaires, toi.

GEORGES.

Non... c'est pousser trop loin la générosité!... dès qu'on menace, je dois parler.

GIRARDOT, *à part* *.

Eh non...

GEORGES.

L'auteur... c'est moi... moi seul.

GIRARDOT.

Allons, bavard.

SAUNIER.

Vous... je me disais aussi... c'est trop bien écrit.

GIRARDOT.

Pour que ce fût moi?... merci!

Mme SAUNIER **.

Quoi! c'est vous, monsieur Georges... vous, élevé ici... presque de la famille...

GIRARDOT.

N'allez-vous pas le gronder, maintenant... Georges n'a fait qu'exprimer les sentimens que vous aviez hier... Pouvait-il prévoir que votre opinion serait aussi variable que les fonds publics?

Mme SAUNIER.

Mais j'y pense... puisque Georges a du talent, il peut réparer le mal qu'il a fait.

GEORGES.

Comment cela?...

Mme SAUNIER.

Il a écrit un article contre M. de la Saussaie; qu'il en écrive un autre.

SAUNIER.

Dans le sens contraire... c'est une idée lumineuse.

GIRARDOT.

Vous voulez qu'il se réponde à lui-même...

SAUNIER.

Il me semble que c'est plus commode que de répondre à un autre... Il ne peut pas nous refuser cela.

GEORGES.

Ce sera avec douleur, monsieur... J'aurais pu garder le silence, si j'avais prévu que mes paroles dussent vous déplaire; mais puisque j'ai parlé je ne puis rétracter ce que j'ai dit; j'y perdrai votre amitié, peut-être, mais je conserverai du moins votre estime.

Mme SAUNIER.

Comment?

Il sort.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, *excepté* GEORGES.

GIRARDOT.

Bien... c'est très-bien ce qu'il fait là...

* Mme Saunier, Saunier, Georges, Girardot.
** Saunier, Mme Saunier, Georges, Girardot.

Mme SAUNIER.

Oser nous refuser!...

GIRARDOT.

Aujourd'hui, vous êtes furieux, mais demain vous direz comme moi... — puis, voulez-vous que je vous dise?... vous devenez fou.

SAUNIER.

Va-t'en au diable!...

GIRARDOT.

Je n'ai pas le temps... (*Il regarde sa montre.*) Il faut que je parte pour la fabrique; mais j'aurai à vous parler aussi au retour; nous causerons de tout ceci. A ce soir.

Il sort.

SCÈNE XVII.

SAUNIER, Mme SAUNIER.

Mme SAUNIER.

Que va dire le comte quand il saura que le coup part d'ici?... cela aura l'air d'une trahison.

SAUNIER.

Moi qui me suis donné tant de mal pour faire réussir ce mariage... qui ai modifié mes opinions tout exprès... c'était bien la peine!...

Mme SAUNIER.

Ah! c'est fait pour nous!..

Elle pleure et s'assied.

SAUNIER.

Allons... allons... pourquoi pleurer?... pas de désespoir, voyons... tu fripes ta belle robe.

Mme SAUNIER, *se levant.*

C'est vrai... je n'y pensais pas.

SAUNIER.

Le monde va venir... il faut être gai... allons, voyons, Françoise... Françoise... sois gaie.

Mme SAUNIER.

Oui, Saunier... oui... je te le promets...

SAUNIER.

Chut!... c'est le comte.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LE COMTE *.

SAUNIER.

Eh bien, quelles nouvelles?

LE COMTE.

Vous les connaissez...

Mme SAUNIER.

Mais tout n'est pas désespéré?

LE COMTE.

Je l'ignore... l'attaque est vive... mais je répondrai à mon adversaire... à M. Georges.

* Saunier, le Comte, Mme Saunier.

SAUNIER.

Vous savez?...

LE COMTE.

J'ai tout appris en rentrant... ce n'est plus un mystère.

Mme SAUNIER.

Mais n'y aurait-il pas aucun moyen de réparer le mal?...

LE COMTE.

Mes amis en trouvent un, mais je ne sais si je je dois...

SAUNIER.

Pourquoi donc?... parlez, monsieur le comte... rien ne nous coûtera pour faire réussir votre élection.

LE COMTE.

Eh bien... nos amis assurent qu'elle serait certaine, si à votre appui je pouvais joindre celui de M. Durand.

SAUNIER.

Le négociant... c'est vrai... mais nous avons toujours été opposés.

LE COMTE.

Un intérêt commun pourrait vous rapprocher... et si l'alliance des deux familles...

Mme SAUNIER.

L'alliance?

LE COMTE.

Oui, le fils Durand aime votre fille aînée... vous le savez, car il vous a déjà demandé sa main; il est riche, estimé.

Mme SAUNIER.

Sans doute... Fanny ne peut rien espérer de mieux.

SAUNIER.

Je ne dis pas... mais il y a toujours eu entre nos maisons rivalité d'influence, d'intérêts... nous sommes presque ennemis...

LE COMTE.

Eh bien, un mariage effacerait tous ces mauvais souvenirs... et à moins que vous n'ayez d'autres engagemens....

Mme SAUNIER.

Du tout...

LE COMTE.

Alors, permettez-moi d'insister... d'autant plus que ce mariage, en assurant mon élection, lèverait tout obstacle pour le mien.

Mme SAUNIER, *vivement.*

Monsieur le comte a raison.

LE COMTE.

Ainsi, mes deux demandes...

SAUNIER, *tendant la main.*

Sont acceptées...

LE COMTE.

Ah! comment vous témoigner ma reconnaissance?... et à vous, madame?

Mme SAUNIER.

Dès ce soir, je veux annoncer les deux mariages.

SAUNIER.

Oui... mais les invités vont arriver au salon... et je ne suis point encore prêt...

LE COMTE.

Ni moi... Vous permettez que je coure à ma toilette...

Mme SAUNIER.

Comment donc... à tout-à-l'heure, monsieur le comte... mon gendre.

Elle lui tend la main qu'il embrasse, puis il sort après avoir donné la main à Saunier.

SAUNIER *.

Je vais aussi passer mon habit.

Mme SAUNIER, *transportée.*

Eh bien, Saunier...

SAUNIER.

Plaît-il?

Mme SAUNIER.

Embrasse-moi donc!

SAUNIER.

C'est juste; nous avons réussi... (*il l'embrasse, puis dit comme débarrassée d'une corvée*) voilà ce que c'est!

Mme SAUNIER.

Voici Fanny... laissez-moi avec elle... que je lui apprenne son bonheur...

SAUNIER.

C'est cela.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, FANNY, *en toilette de bal* **.

FANNY.

Comment, mon père, vous n'êtes pas encore prêt?... Voyez donc, moi, je suis superbe.

SAUNIER.

Tu es charmante... Fanny, mon enfant, cause un peu avec ta mère... elle a quelque chose à t'apprendre, (*il la baise au front*) causez avec ta mère...

Il sort.

SCÈNE XX.

FANNY, Mme SAUNIER.

FANNY, *à part.*

Ah! mon Dieu!... quel air de mystère... est-ce qu'il a reçu la lettre de Georges? (*Haut.*) Vous avez à me parler, ma mère?

Mme SAUNIER.

Oui, mon enfant, oui.

FANNY.

J'écoute...

Mme SAUNIER.

Assieds-toi là, près de moi.

FANNY.

M'y voici, maman...

Elle s'assied près de sa mère.

Mme SAUNIER.

Elle te va bien, cette robe...

FANNY.

Vous trouvez?

Mme SAUNIER.

Oui, tu as l'air d'une jeune mariée... ça te trouble, ce mot là... Voyons... entre nous... est-ce que tu n'as pas encore songé au mariage?...

FANNY, *à part.*

Plus de doute... mon parrain a parlé!...

Mme SAUNIER.

Hein?

FANNY, *embarrassée.*

Dam!... maman...

Mme SAUNIER.

C'est si naturel... toutes les jeunes filles y pensent... et toi?

FANNY.

Moi, maman, je suis aussi une jeune fille...

Mme SAUNIER.

Mais raisonnable... Ce n'est pas toi qui te déciderais d'après un caprice...

FANNY, *vivement.*

Oh, non... une affection sincère.

Mme SAUNIER.

Bien, mon enfant... tu as été élevée simplement, toi; vois-tu, ce qu'il te faut... ce n'est pas, comme à ta sœur, les plaisirs de Paris, le tumulte des fêtes... c'est un bonheur sans bruit.

FANNY.

Oh, oui!

Mme SAUNIER.

Alors, chère enfant... si quelqu'un... dans le commerce comme nous... quelqu'un... que tu connais et que nous estimons... avait demandé ta main... si nous l'avions accordée... tu ne nous en voudrais point, n'est-ce pas?

FANNY.

Oh! ma mère...

Mme SAUNIER.

Tu approuverais notre choix?

FANNY.

Oh, oui!

Mme SAUNIER, *l'embrassant.*

Embrasse-moi.

FANNY.

Mon Dieu, que vous êtes bonne aujourd'hui pour moi!

* Saunier, Mme Saunier.
** Saunier, Fanny, Mme Saunier.

Mme SAUNIER.

C'est que tu es une excellente fille... Du reste, tu ne te repentiras pas de ta confiance en nous... celui que nous t'avons choisi a tout ce qu'il faut pour te plaire.

FANNY, *à part.*

Je le sais.

Mme SAUNIER.

Un jeune homme très-bien élevé... quoique dans le commerce... riche avec cela.

FANNY, *étonnée.*

Riche?

Mme SAUNIER.

Sans doute... M. Alfred Durand.

FANNY, *se levant.*

Ah! ma mère...

Mme SAUNIER.

Mais qu'as-tu donc... pourquoi ce changement? Tout-à-l'heure tu avais l'air charmée.

FANNY.

Tout-à-l'heure, j'ai cru... je ne savais pas... Oh! maman, je ne puis pas épouser M. Durand.

Mme SAUNIER.

Et pourquoi donc?

FANNY.

Mais je ne l'aime pas.

Mme SAUNIER.

Tu l'aimeras plus tard.

FANNY.

Jamais!

Mme SAUNIER.

Et pourquoi donc, mademoiselle?... Une jeune fille bien élevée finit toujours par aimer son mari.

FANNY.

C'est impossible.

Mme SAUNIER.

Impossible?... — Est-ce que par hasard vous aimeriez quelqu'un?.... sans ma permission, mademoiselle... et je l'ignorais!

FANNY.

C'est que vous n'avez pas regardé!... ma mère... c'est que vous n'écoutiez pas!... sans cela vous eussiez compris mes hésitations... ma tristesse... mais, depuis quelque temps, votre cœur et vos yeux sont ailleurs.

Mme SAUNIER.

Comment?

FANNY.

Oh! pardon... ce n'est point un reproche contre vous, mais une excuse pour moi... Moins surveillée par votre tendresse... je n'ai pas su si je faisais mal... Georges m'aimait tant...

Mme SAUNIER.

Georges!... quoi... c'est lui?... et vous ne rougissez pas?... un simple commis qui n'a pas même de famille... Et qu'a-t-il donc de si charmant, ce M. Georges? voyons, répondez?

FANNY, *avec une simplicité touchante.*

Je l'aime.

Mme SAUNIER.

Et bien, mademoiselle, vous l'oublierez, car il faut que vous épousiez M. Durand... notre parole est engagée.

FANNY.

Est ce vrai?

Mme SAUNIER.

Oui... (*calinement*) et tu ne voudrais pas nous y faire manquer... Allons voyons, Fanny, soit bonne fille... songe que tous nos projets dépendent de cette union.

FANNY.

Comment?

Mme SAUNIER.

Elle assure l'élection de M. de la Saussaie, et par suite le mariage de Noémi... Comprends-tu, mon enfant... ta sœur deviendra comtesse... pairesse, peut-être... et tu en seras cause... Est-ce que cela ne te rendra pas heureuse?

FANNY, *amèrement.*

Ah! je comprends... oui... on me marie, moi, pour l'élévation de ma sœur... peu importe ce que je souffrirai... pourvu que votre fille soit heureuse.

Mme SAUNIER, *offensée.*

Fanny!

FANNY, *avec désespoir.*

O maman... par pitié!

Mme SAUNIER.

Assez, mademoiselle... je comptais sur votre confiance en vos parens... sur votre dévoûment... Mais puisque je me suis trompée, et que je trouve, au lieu de soumission, de la révolte, de l'injustice... je sais ce qu'il me reste à faire.

FANNY, *se cachant les yeux.*

O mon Dieu!

SCENE XXI.

LES MÊMES, SAUNIER *.

SAUNIER.

Voici le monde qui arrive... si cela continue on ne pourra pas se retourner... c'est charmant. (*A Mme Saunier.*) Eh bien! tu lui as parlé? (*Apercevant Fanny.*) Ah! mon Dieu, des pleurs.

Mme SAUNIER.

Oui, mademoiselle résiste.

SAUNIER.

Bah!

Mme SAUNIER.

Sous prétexte qu'elle n'aime pas M. Durand.

SAUNIER.

Mais ça viendra... ça viendra, mon enfant.

* Fanny *assise*, Saunier, Mme Saunier.

FANNY, *secouant la tête.*

Non...

SAUNIER.

Si fait!... avec le temps... il ne faut pas se décourager comme cela... d'ailleurs, pourquoi n'aimerais-tu pas M. Durand? Son père est le plus riche armateur du Havre? (*A sa femme.*) Tu ne lui avais donc pas dit.... (*A Fanny.*) Songes-y donc, Nini, il traite directement avec le Brésil, le Mexique et les Indes; la fille d'un commerçant ne peut rien désirer de mieux. (*A Mme Saunier.*) Mais tu ne lui avais donc pas dit tout ça?

Mme SAUNIER, *prenant Saunier à part.*

Elle résiste parce qu'elle aime Georges.

SAUNIER.

Bah!

Mme SAUNIER.

Elle s'est montée la tête.

SAUNIER.

Diable... comment faire?

Mme SAUNIER.

Vous aviez pensé à embarquer Georges sur la Bellone.

SAUNIER.

Oui... mais elle part cette nuit.

Mme SAUNIER.

Il faut qu'il parte avec elle.

SAUNIER.

Si tôt?... mais Fanny...

Mme SAUNIER.

En ne le voyant plus elle l'oubliera.

SAUNIER.

Tu crois?

Mme SAUNIER.

J'en suis sûre... j'ai passé par là.

SAUNIER, *étonné.*

Ah!

Mme SAUNIER.

Songez que sans cela tous nos projets peuvent être compromis.

SAUNIER.

C'est juste... il partira.

Mme SAUNIER.

Silence... voici le comte avec Noémi.

SAUNIER.

Et les invités.

Mme SAUNIER.

Les invités... (*Bas à Fanny.*) Essuyez donc vos yeux, mademoiselle.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, LE COMTE, *conduisant* NOÉMI, GIRARDOT *avec* GEORGES, *ils sortent de la chambre à gauche;* LES INVITÉS, *puis* CHARLOT *.

CHOEUR.

AIR *tiré d'un quadrille de M. Hormille.*

C'est un ami qui nous invite ;
Cette fois,
A sa voix,
Heureux d'obéir,
Ici, vous nous voyez bien vite
Accourir,
Pour jouir
D'un jour de plaisir.

GIRARDOT, *à Georges* *.

Je veux que tu paraisses au bal... allons, du courage.

GEORGES.

Mais ma lettre à M. Saunier.

GIRARDOT.

Je la lui remettrai moi-même... à mon retour... ce soir ou demain.

CHARLOT.

Monsieur Girardot, le cabriolet est attelé.

GIRARDOT.

C'est bien.

SAUNIER, *comme se rappelant.*

Ah! Georges, la Bellone mettra probablement à la voile cette nuit?

GEORGES.

Je le sais.

SAUNIER.

Tenez-vous prêt à partir avec elle.

GEORGES.

Moi?...

FANNY.

Ciel!

GIRARDOT.

Que dit-il?

Mme SAUNIER.

Allons donc, monsieur Saunier... et votre société.

SAUNIER.

Tu as raison.

GIRARDOT, *bas à Georges et à Fanny.*

Soyez tranquille... je serai de retour avant le départ du navire... je parlerai à Saunier.

SAUNIER.

Passons au salon, mes chers invités.

Mme SAUNIER.

Oui... j'entends les musiciens.

SAUNIER.

Allons, messieurs, la main aux dames.

NOÉMI, *bas.*

Silence, mon père.

SAUNIER, *de même.*

Quoi?

NOÉMI, *de même.*

Ça ne se dit pas!

REPRISE DU CHOEUR des invités.

* Fanny, Mme Saunier, Noémi, le Comte.

* Georges, Girardot, Fanny, Saunier, Mme Saunier, le Comte, Charlot.

ACTE DEUXIEME.

SCENE PREMIERE.

CHARLOT, *seul, entrant chargé de châles, de chapeaux et de cannes.*

Mme SAUNIER, *criant du salon voisin.*

Prenez bien garde, Charlot!

CHARLOT.

Fiez-vous à moi, madame, je vas déposer ça dans le vestiaire. En voilà un beau bal, j'espère! boivent-ils du punch! en boivent-ils! pour se rafraîchir... ça coûtera cher au patron... et comme ils dansent de bon cœur!... excepté Mlle Fanny pourtant et M. Georges qui n'a pas voulu rester au bal! — le navire n'est pourtant pas encore parti... (*Il va à la fenêtre.*) Non, on le voit d'ici, le voilà prêt à mettre à la voile... Ah! oui, mais M. Georges est triste de s'en aller; je me suis bien aperçu qu'il en tenait pour mamzelle Fanny, et mamzelle de son côté... ah! dame! à force de faire des bordereaux sur la même table, vis-à-vis l'un de l'autre, on se regarde chaque fois qu'on lève les yeux ou qu'on taille sa plume... (*On entend les voix de M. et de Mme Saunier qui se disputent.*) Ah! bon! voilà monsieur et madame qui se disputent encore! Ils sont toujours en querelle depuis qu'ils s'amusent. Je vas faire distribuer les sirops.

SCENE II.

SAUNIER, Mme SAUNIER.

Mme SAUNIER.

Je vous dis, monsieur, qu'on a joué de l'or.

SAUNIER.

Eh bien! après?

Mme SAUNIER.

Mais vous voulez donc que notre maison ait l'air d'un tripot?... Que dira le commerce du Havre?

SAUNIER.

Que veux-tu que j'y fasse?

Mme SAUNIER.

Vous deviez réprimander celui qui a commencé.

SAUNIER.

Mais...

Mme SAUNIER.

Le mettre à la porte!

SAUNIER, *à demi-voix.*

Mais c'est le comte...

Mme SAUNIER.

Ah! c'est...

SAUNIER.

Tu comprends bien, je ne pouvais pas lui dire que chez nous on se cava de dix sous... j'aurais eu l'air d'un prolétaire.

Mme SAUNIER.

Certainement! si c'est le comte... — au fait pourquoi ne jouerait-on pas de l'or chez nous? il me semble que nous sommes assez riches... en vérité, il y a des gens qui trouvent toujours à redire.

SAUNIER.

Mais qui donc s'est plaint...

Mme SAUNIER.

Que sais-je, moi?... d'abord Mme veuve Lalbert et M. Léonard.

SAUNIER.

Oh! de petits détaillans, qui, le dimanche jouent le loto à un son la fiche!

Mme SAUNIER.

Et qui ont encore pour enseigne: *A la bonne foi!*

SAUNIER.

Est-ce arriéré!

Mme SAUNIER.

Je ne veux pas qu'on nous confonde avec ces gens-là, monsieur, il faut jouer de l'or, puisque c'est distingué.

SAUNIER.

Oui... mais je perdrai, je n'ai pas la tête au jeu...

Mme SAUNIER.

Pourquoi donc?

SAUNIER.

Fanny paraît si triste!

Mme SAUNIER.

Ce n'est rien, vous dis-je; Georges s'embarque cette nuit... lui parti, tout ira bien.

SAUNIER.

Je ne dis pas, mais je crains qu'avant de nous quitter, il ne me demande une explication.

Mme SAUNIER.

Vous la lui donnerez.

SAUNIER.

Certainement; mais je tremble que Girardot ne s'en mêle.

Mme SAUNIER.

Ah çà, mais vous avez donc peur de tout le monde, monsieur?... C'est cela... cédez aux caprices des uns, aux exigences des autres, oubliez ce que vous devez à votre famille!

SAUNIER.

Comment?

Mme SAUNIER.

Son élévation dépend de vous, mais vous ne ferez rien pour assurer le mariage de Noémi.

SAUNIER.

Par exemple!

Mme SAUNIER.

Oui, monsieur, vous faiblirez, c'est votre habitude... Mon Dieu! on vous connaît... tout le monde le dit, vous avez toujours manqué d'énergie!...

SAUNIER.

Ah! on dit cela?...

Mme SAUNIER.

Partout!

SAUNIER.

Eh bien! nous verrons.

SCENE III.

LES MÊMES, NOÉMI *.

NOÉMI.

Maman! mam... ah! que faites-vous donc ici?

SAUNIER, *d'un ton d'humeur.*

Nous... nous causons.

NOÉMI.

Mais ce n'est pas le moment... venez donc tous les deux.

SAUNIER.

Non, j'ai de l'humeur.

NOÉMI.

Un jour de réception!... oh! ça ne se peut pas, maman... on garde son humeur pour quand on est entre soi. Songez que tout va mal là-bas, en votre absence...on manquait de rafraîchissemens... j'ai donné les clefs de la cave aux domestiques...

Mme SAUNIER.

Ah! mon Dieu! je vais les reprendre.

NOÉMI.

Non pas.

Mme SAUNIER.

Mais tout va être au pillage.

NOÉMI, *avec aplomb.*

Ce sera comme s'il y avait eu plus d'invités!

SAUNIER.

Quelle présence d'esprit!... ce que c'est que l'éducation!

* Saunier, Noémi, Mme Saunier.

Mme SAUNIER.

Eh bien, aide-moi... conseille-moi, car je perds la tête... que faut-il faire?

SAUNIER.

Oui, que faut-il faire?

NOÉMI.

Vous, maman, tenez-vous dans le premier salon... un mot agréable aux principaux invités.

SAUNIER.

Aux électeurs!

NOÉMI.

Quelques complimens aux dames sur leurs toilettes... mais surtout, ma bonne mère, je vous en prie, n'embrassez pas vos amies.

Mme SAUNIER.

Pourquoi donc?

NOÉMI.

Cela ne se fait pas dans les grandes soirées.

SAUNIER.

Eh non... ça ne se fait pas... on n'embrasse plus ses amis... ça se devine, ma bonne... avec un peu de tact... il faut traiter tout le monde de la même manière... des sourires et des poignées de main...

NOÉMI.

Ah! non... non, mon père... pas de poignées de main...

SAUNIER.

Je croyais...

NOÉMI.

C'est peuple!

SAUNIER.

Ah! bah!...

Mme SAUNIER, *ironiquement.*

Certainement... on sent cela... avec un peu de tact.

NOÉMI.

Maintenant, rentrons... mais pas ensemble!...

SAUNIER, *à demi-voix à Mme Saunier* *.

Est-elle au fait, hein?

Mme SAUNIER.

Un vrai prodige.

SAUNIER.

C'est agréable d'avoir comme ça des enfans qui vous avertissent que vous êtes ridicules... C'est vrai, à notre âge on a des habitudes... sans cette petite-là nous n'aurions jamais appris à vivre.

Mme SAUNIER, *à Noémi.*

Ah çà, tu vas te mettre à ton piano, n'est-ce pas?

NOÉMI.

Tout-à-l'heure...

Mme SAUNIER.

Je m'assoierai à côté de toi...

* Saunier, Mme Saunier, Noémi.

NOÉMI.

Non... il vaut mieux, maman, que vous me laissiez seule.

Mme SAUNIER.

Pourquoi?...

NOÉMI.

C'est que... sans vous en apercevoir... vous battez une mesure... imaginaire.

SAUNIER, *riant.*

Ah! voilà, par exemple, qui est peuple!

NOÉMI.

Au contraire, une habitude du grand monde à Paris; il y a toujours aux avant-scènes de l'Opéra des connaisseurs fashionables qui gardent exprès leurs cannes pour battre la mesure à contre-temps sur leur menton.

Mme SAUNIER.

Je me tiendrai éloignée du piano, et je ne bougerai pas.

SAUNIER.

C'est cela.

SCENE IV.

LES MÊMES, LE COMTE, FANNY*.

LE COMTE.

Permettez, mademoiselle, que je veille moi-même...

FANNY.

Je vous en supplie, monsieur, ne vous dérangez pas!

Mme SAUNIER.

Qu'y a-t-il?

LE COMTE.

Mademoiselle se trouve indisposée!...

SAUNIER *et* Mme SAUNIER.

Fanny?...

NOÉMI.

Qu'as-tu donc, ma sœur?

FANNY.

Rien... la fatigue... la chaleur...

LE COMTE.

Si mademoiselle se retirait dans sa chambre...

SAUNIER.

Mais oui.

Mme SAUNIER, *bas.*

Elle sert de vestiaire.

SAUNIER.

Il faudrait au moins te jeter sur un lit.

Mme SAUNIER, *bas.*

Ils sont tous démontés!

SAUNIER.

Ah! il paraît que, lorsqu'on donne des bals, il faut remettre ses indispositions... comme sa mauvaise humeur.

NOÉMI.

Mais au moins, permets que je reste avec toi.

FANNY.

Non...

Mme SAUNIER.

Ni moi?

FANNY.

Non... cette fête n'est-elle pas pour ma sœur? on la cherche, on la demande. (*A Noémi.*) Va danser... amuse-toi... cela fera plaisir à ma mère... (*A Mme Saunier.*) Je n'ai besoin que de repos.

Mme SAUNIER.

Eh bien, repose-toi, ma petite... j'empêcherai qu'on ne vienne te tourmenter.

ENSEMBLE.

AIR *du Domino noir.*

J'entends la danse
Qui recommence;
L'orchestre a donné le signal.
{Allez, / Venez,} {je pense}
Que {votre / notre} {absence}
Doit se remarquer dans le bal.

Ils sortent.

SCENE V.

FANNY, *seule.*

Enfin, ils me laissent!... j'ai pu quitter ce bal où j'étais forcée de retenir mes larmes... En me voyant si triste, ils auront tous cru, sans doute, que j'étais jalouse du bonheur de ma sœur!... car ils ignorent que je le paie du mien!...

AIR *de la Somnambule.*

Mon bonheur fut un rêve
Qui dut trop tôt finir;
Que mon destin s'achève:
Puisqu'il faut le subir;
Pourtant, simple et joyeuse,
Je demandais, hélas!
Si peu pour être heureuse:
Ma mère ne veut pas!
Je pouvais être heureuse,
On ne le permet pas.

Et cependant... ils m'aiment!... ils le croient du moins! Comme ils étaient là tout-à-l'heure empressés autour de moi! comme ils étaient inquiets de mes souffrances, de celles qu'ils voient!... mais l'autre... qui est là!... ils n'y pensent point!.. Oh! il y a des momens où mon cœur se révolte... où je veux résister... mais le devoir d'une fille n'est-il pas d'obéir... Depuis mon enfance, ce devoir a été sacré pour moi... eh bien, j'obéirai... puis,

* Noémi, Fanny, Mme Saunier, Saunier, le Comte.

j'en mourrai!... oh! si je pouvais mourir avant, mon Dieu!...

Elle tombe assise sur un fauteuil, la tête appuyée entre ses mains.

SCENE VI.

CHARLOT, GIRARDOT, FANNY.

CHARLOT.

Oui, monsieur Girardot, il vous a demandé plusieurs fois.

GIRARDOT.

C'est bien... je vais lui parler... mais je ne peux plus me reconnaître ici... d'une de mes chambres on a fait un garde-meubles de l'autre une buvette pour les musiciens... impossible d'y être seul un instant!... Ouf!... je n'en puis plus!

CHARLOT.

Voulez-vous une glace?

GIRARDOT.

Non...

CHARLOT.

Elles sont excellentes.

GIRARDOT.

Comment le sais-tu?

CHARLOT, *déconcerté.*

Ah!... c'est que je suis chargé de les offrir... et...

GIRARDOT.

Tu t'en es offert?...

CHARLOT.

Je vas chercher M. Georges *.

GIRARDOT.

Va... (*Allant pour s'asseoir.*) Ma foi, tout ce que je demande du bal, c'est un fauteuil!... Tiens!... Fanny...

FANNY, *relevant la tête.*

Ah!... (*elle se lève et vient se jeter dans les bras de Girardot.*) Ah! mon parrain...

GIRARDOT.

Et bien, me voilà, Nini... qu'as-tu donc?

FANNY.

Mon parrain... ah! que je suis heureuse de vous revoir!

GIRARDOT.

Il y paraît!

FANNY.

Avec vous... je puis pleurer sans me contraindre!

GIRARDOT.

Ah! je comprends!... c'est ce départ de Georges... hier encore je ne croyais pas votre amour si avancé... ton père l'ignore, lui, mais quand il saura...

FANNY.

Il sait tout!

GIRARDOT.

Georges reste alors?

FANNY.

Non... plus que jamais on veut l'éloigner... et moi... on me marie...

GIRARDOT.

Toi!...

FANNY.

Au fils de M. Durand...

GIRARDOT.

Alfred?... c'est impossible... ton père l'a refusé dernièrement.

FANNY.

C'est qu'alors il n'avait pas besoin de ce mariage pour assurer l'élection de monsieur le comte.

GIRARDOT.

Comment! il se pourrait!... Mais tu ne l'aimes pas, toi, ce M. Alfred!

FANNY.

Qu'importe!

GIRARDOT.

Mais tu seras malheureuse!

FANNY.

Oui... mais ma sœur sera comtesse.

GIRARDOT.

Cette amertume! toi ordinairement si résignée. Ah! il faut que tu souffres beaucoup, ma chère enfant!

FANNY.

Oh! oui, beaucoup... Vous savez combien j'étais malheureuse avant d'être aimée de Georges... je vous ai tout avoué... mon désespoir, mes jalousies.. l'affection de Georges avait tout guéri... et maintenant on veut m'ôter cette unique joie de ma vie, on veut me rendre à ma douleur d'autrefois, avec des regrets de plus. Oh! je n'aurai point la force de supporter ce changement. Si Georges part, si j'en épouse un autre, je suis sûre, du moins, de ne pas souffrir long-temps!

GIRARDOT.

Allons, Fanny, mon enfant, ne t'exalte pas ainsi... je parlerai à ton père, moi... oui.

FANNY.

Ah! voudra-t-il se rendre!

GIRARDOT.

Pardieu! il le faudra bien! je me mettrai en colère au besoin... j'en ai l'habitude!... Car, au fait, c'est une injustice révoltante! te sacrifier à ta sœur, toi, si bonne, si dévouée... toi qui fais ici l'ouvrage de trois commis... Mais qu'est-ce qu'elle a, après tout, pour qu'on te la préfère? elle ne te vaut pas... (*Mouvement de Fanny.*) Non,

* Girardot, Fanny.

elle ne te vaut pas... Qu'elle fasse donc un bordereau comme toi!

FANNY.

Mon parrain...

GIRARDOT.

Mais chut! voici ton père et ta mère... laisse-nous.

FANNY.

Oui, et priez-les bien.

GIRARDOT.

Sois tranquille... Va, va.

Fanny sort.

SCÈNE VII.

SAUNIER, GIRARDOT, Mme SAUNIER.

SAUNIER, *sans voir Girardot.*

C'est peut-être encore de ma faute?

Mme SAUNIER, *de même.*

C'est peut-être de la mienne!

SAUNIER.

Eh! oui... vous ne faites rien à propos.

Mme SAUNIER.

C'est-à-dire que vous me laissez tout faire.

SAUNIER.

Ah! quel ennui!

Mme SAUNIER.

Ah! quel supplice!

GIRARDOT.

Vous êtes en train de vous amuser, à ce que je vois.

SAUNIER.

Girardot...

Mme SAUNIER.

Oui... nous causons du bal.

GIRARDOT.

Désolé d'interrompre vos plaisirs... mais il faut que je vous parle!

SAUNIER.

A moi?

GIRARDOT.

A vous deux.

Mme SAUNIER.

Y en a-t-il pour long-temps?

GIRARDOT.

Peut-être!

Mme SAUNIER.

En ce cas, remettons à demain*.

GIRARDOT.

C'est impossible... Il s'agit de votre fille.

Mme SAUNIER.

De Noémi?

GIRARDOT, *un peu amer.*

Non, madame... vous en avez une autre!... — Est-ce vrai, ce mariage de Fanny avec Alfred Durand?

SAUNIER.

Très-vrai.

GIRARDOT.

Il ne peut pas avoir lieu.

Mme SAUNIER.

Pourquoi donc?

GIRARDOT.

Vous me demandez pourquoi? parce qu'il rendrait Fanny malheureuse... parce que vous le faites dans le seul intérêt de sa sœur... et par suite de votre aveugle préférence pour elle.

SAUNIER.

De la préférence? Je n'en ai pas!

GIRARDOT.

Tu le crois peut-être... mais, à ton insu, tu es injuste... et ta femme encore plus.

Mme SAUNIER.

Moi?

GIRARDOT.

Vous... Tout le monde le remarque, et Fanny la première.

Mme SAUNIER.

Comment?

GIRARDOT.

Eh bien! oui, elle souffre de votre préférence pour Noémi... elle est jalouse... elle me l'a avoué ici, aujourd'hui même, en pleurant.

Mme SAUNIER.

A vous?

GIRARDOT.

A moi.

SAUNIER.

Ah! mon Dieu!

Mme SAUNIER, *piquée.*

Il est au moins étrange que nous n'ayons jamais remarqué cette jalousie.

GIRARDOT.

Pas du tout. Vous étiez trop occupés de voir si Noémi était bien coiffée, pour vous apercevoir que sa sœur avait les yeux rouges.

SAUNIER.

Ce que tu dis là est dur, Girardot.

GIRARDOT.

Eh bien! j'ai tort... mais je suis en colère contre vous... J'ai vu cette pauvre enfant si désolée tout-à-l'heure...

Mme SAUNIER.

Et c'est à vous qu'elle est allée se plaindre?

GIRARDOT.

Il le fallait bien, il n'y avait que moi qui pût la consoler, tous les autres dansaient.

Mme SAUNIER.

Il n'en est pas moins extraordinaire, quand notre fille peut s'adresser à nous, qu'elle aille demander protection à un étranger.

* Saunier, Mme Saunier, Girardot.

GIRARDOT, *blessé.*

Un étranger!... Pour vous, c'est possible; mais non pour Fanny... j'ai des droits sur elle.

Mme SAUNIER.

Oh! des droits!

GIRARDOT.

Oui, madame... car je suis son parrain... et c'est un titre que j'ai pris au sérieux, moi... un titre qui m'impose le devoir de veiller à son bonheur, et je le remplirai, quand ce ne serait que pour servir d'exemple à ceux qui oublient le leur.

SAUNIER.

Girardot...

GIRARDOT.

Mais tenez, ne nous fâchons pas... Vous êtes entêtés, je suis violent... nous ne ferions qu'embrouiller les affaires... Tout peut encore se réparer... Fanny et Georges s'aiment, vous le savez; qu'ils se marient.

Mme SAUNIER.

Ah! nous y voilà!... C'est pour son protégé que monsieur parle.

GIRARDOT.

Et pourquoi pas? Il ne faut donc point s'occuper du bonheur de ceux qu'on aime? Oui, sans doute, je parle pour Georges, et pour votre fille aussi... car ce mariage...

Mme SAUNIER.

Est impossible.

GIRARDOT.

Pourquoi?

SAUNIER.

Nous sommes engagés... nous ne pouvons pas manquer à notre parole.

Mme SAUNIER.

D'ailleurs Georges ne convient pas à Fanny.

GIRARDOT.

Ah!... Qu'est-ce qui lui manque? n'est-ce pas un homme d'honneur?

SAUNIER.

Oh! ça.

GIRARDOT.

Instruit?

SAUNIER.

Très-instruit.

GIRARDOT.

De bon caractère, de bonnes manières?

SAUNIER.

Certainement.

GIRARDOT.

Et cela ne vous suffit pas?

Mme SAUNIER.

Eh non... M. Georges n'a pas de position.

GIRARDOT.

Pas de position? que voulez-vous donc qu'il soit?... général de brigade? N'est-ce pas le plus intelligent de vos commis? le seul qui puisse conduire votre maison et la continuer?... Est-ce parce qu'il n'a rien que vous le repoussez?... parlez alors... dites à quel prix vous mettez son bonheur... je suis prêt à le lui acheter comptant.

SAUNIER.

Paux-tu croire? S'il ne s'agissait que d'argent... nous ne sommes pas à cela près.

Mme SAUNIER.

Certainement... et nous rendons pleine justice à M. Georges... mais enfin il n'a pas de nom.

SAUNIER.

Ah! ça, c'est un malheur... mais tu le sais... il n'a pas de nom.

GIRARDOT.

Nous en avons donc de bien beaux, nous autres? Girardot et Saunier! et vous, mademoiselle Françoise, née Fauqueux.

Mme SAUNIER, *vivement.*

Fanny, monsieur, je me nomme Fanny.

GIRARDOT.

En anglais, à ce que dit Noémi; mais vous êtes Française et Françoise, ma chère dame... Ah! ah! ah! les beaux noms!... Saunier, Girardot et Fauqueux.

Mme SAUNIER, *à part.*

C'est à n'y pas tenir.

GIRARDOT.

Il y a encore dans notre village un vigneron et un cordonnier qui les portent.

SAUNIER.

Ça, c'est vrai!

Mme SAUNIER, *vivement.*

Du tout... c'est une calomnie.

GIRARDOT.

Le vigneron est mon oncle... et le cordonnier, votre cousin germain... mademoiselle Fauqueux.

Mme SAUNIER, *à part.*

Ah! c'est odieux!

GIRARDOT.

Vous voyez donc que nous n'avons aucune raison pour mépriser Georges, et que nous ne sommes pas de plus grande famille que lui.

Ici Georges entre*.

Mme SAUNIER.

Georges... Georges, n'est pas seulement un homme de rien.

GIRARDOT.

Que voulez-vous dire?

Mme SAUNIER.

Je veux dire que jamais ma fille n'épousera un...

GIRARDOT.

Eh bien?

Mme SAUNIER.

N'épousera un bâtard!

* Saunier, Mme Saunier, Georges, Girardot.

SCENE VIII.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, *poussant un cri étouffé.*

Ah !

TOUS, *l'apercevant.*

Ciel !

Moment de silence.

GEORGES, *s'avançant.*

Vous avez raison, madame... je n'y avais point pensé... votre fille ne peut épouser... ne peut m'épouser...

Mme SAUNIER, *décancertée.*

Je suis fâchée que vous ayez entendu.

GIRARDOT.

Bâtard... bâtard... ils appellent cela une raison !

GEORGES.

C'en est une... Merci de vos efforts... mais ils seraient inutiles... désormais, je sens que je n'ai plus rien à espérer.

SAUNIER, *embarrassé.*

Certainement... ce n'est pas un reproche qu'on a voulu te faire... parce que le mérite... et puis la considération...

GIRARDOT.

Oui, oui, allons, embrouille-toi dans des excuses maintenant... pour prolonger son humiliation !... Georges... mon ami... viens m'embrasser.

GEORGES, *se jetant dans ses bras.*

Ah !

GIRARDOT.

Si le hasard ne t'a pas donné de famille, tu ne seras pas seul au monde pour cela... je serai ton père, moi... je t'adopterai devant la loi s'il le faut, et l'on n'aura plus le droit de t'appeler bâtard... Pauvre abandonné, va !

GEORGES.

Ah ! mon ami !

GIRARDOT.

Tu peux toujours compter sur moi.

SAUNIER.

Et sur nous...

Mme SAUNIER.

Certainement... c'est dans l'intérêt de M. Georges que nous lui faisons faire ce voyage.

SAUNIER.

Dont il doit partager les bénéfices.

GIRARDOT.

Et qu'il ne fera pas !... non, Georges, tu ne partiras point.

GEORGES.

Pardonnez-moi.

GIRARDOT.

Comment ?

GEORGES.

Oh ! ne me retenez pas... je ne puis rester ici, je souffrirais trop !... Il faut que je parte. (*A M. et à Mme Saunier.*) Recevez mes adieux... et mes remerciemens pour l'intérêt que vous m'avez long-temps montré... Votre bienveillance m'avait fait oublier que pour moi le malheur est une flétrissure ; je me le rappellerai maintenant.

AIR :

Ah ! pardonnez un vœu qui vous outrage ;
J'avais pensé qu'ici-bas le bonheur
Était le prix du travail, du courage ;
De mon repos j'ai payé cette erreur.
Je veux partir, je le dois, ma présence
Jamais ici ne vous attristera,
Et loin de vous si je souffre en silence,
Soyez heureux, je ne serai plus là...

GIRARDOT.

Georges...

GEORGES, *se jetant dans ses bras.*

Mon ami... mon père... adieu...

Il sort vivement.

GIRARDOT *.

Non... Georges... Georges !... Il s'est échappé ! (*A M. et à Mme Saunier.*) Et vous le laissez partir comme cela ?

Mme SAUNIER.

Que pouvons-nous faire ?

SAUNIER.

C'est pour son bien.

GIRARDOT.

Pour son bien !

Il va prendre son chapeau.

SAUNIER.

Où vas-tu donc ?

GIRARDOT **.

Je m'en vais... car je finirais par vous dire ce que je pense... le sang me bout dans les veines... vois-tu, je suis indigné.

SAUNIER.

Mais qu'as-tu donc aujourd'hui ?

GIRARDOT, *mettant son chapeau.*

Il me demande ce que j'ai ! (*S'approchant avec un calme forcé.*) Tiens, Saunier... veux-tu que je te dise ?... vous vous êtes conduits comme des gens sans cœur.

Mme SAUNIER.

Par exemple !

GIRARDOT, *éclatant.*

Oui... oui... sans cœur et sans raison... et sans justice... Oh ! voir un pauvre jeune homme, la

* Saunier, Mme Saunier, Girardot.
** Saunier, Girardot, Mme Saunier.

rougeur au front, étouffé de larmes... et être assez entrassé d'orgueil pour ne pas s'émouvoir... l'appeler bâtard... et tout cela pour votre fille cadette... pour votre coquette de Paris!

Mme SAUNIER.

Noémi une coquette?

GIRARDOT.

Au fait, j'ai tort... je deviens injuste aussi... ce n'est pas sa faute, la pauvre enfant, si vous l'avez rendue futile et vaine... Elle est restée bonne du moins, malgré tous vos efforts.

SAUNIER, *piqué.*

A l'entendre, nous serions de grands coupables.

GIRARDOT.

Oui, car vous ne songez qu'à vous.

SAUNIER.

C'est-à-dire que je suis un égoïste?... heureusement que l'on me connaît... j'ai rendu assez de services.

GIRARDOT.

Ah! sans doute! voilà ce que les riches appellent être bons... ils donnent un bal au profit des pauvres... élèvent deux ou trois bornes-fontaines... ils ouvrent une rue sur le port... à condition qu'elle portera leur nom!

AIR : *Que parlez-vous ici de gloire ?*

Criant ce nom à qui le veut entendre,
Les voilà bien pour la plupart!
C'est au grand jour que leur main sait répandre
Quelques bienfaits qui semés avec art
A leur orgueil laisse une large part!
Mais oublier l'ambition secrète
Ou l'intérêt qui toujours les pousse,
Pour soulager une douleur muette,
Oh! leur orgueil ne va pas jusque là!
Leur vanité ne va pas jusque là!

Mme SAUNIER.

Ce sont des personnalités.

GIRARDOT.

Ah! je vous conseille de parler, vous qui avez fait tout le mal!... qui venez de jeter le désespoir dans l'âme d'un pauvre garçon que vous auriez dû protéger... vous qui tuez une de vos filles pour que l'autre épouse un député.

Mme SAUNIER.

Monsieur...

GIRARDOT.

Au fait, je conçois... quand on est tourmenté d'idées d'élévation... Qui sait si votre Noémi ne finira pas par être reçue au faubourg Saint-Germain... et vous aussi, madame?...

Mme SAUNIER.

Nous saurons tout aussi bien que personne, monsieur, avoir les grandes manières...

GIRARDOT.

Oui; prenez garde seulement au proverbe: grandes manières, petites gens.

SAUNIER *.

Petites gens!...

Mme SAUNIER.

Ah! c'est trop fort!... vous souffrez qu'on me parle ainsi, monsieur?

SAUNIER **.

Du tout... je trouve très-mauvais.

GIRARDOT, *vivement.*

Ah! tu trouves mauvais?... tu as raison... car ce que je fais ici, c'est toi qui devrais le faire... N'as-tu pas honte de te laisser mener ainsi?

SAUNIER.

Moi... on me mène?...

GIRARDOT.

Eh! oui...

SAUNIER.

Eh! non... que diable!... je ne suis pas un enfant... ce que je fais, c'est que je veux le faire.

Mme SAUNIER.

Oui... mais vous n'avez pas consulté M. Girardot...

SAUNIER.

C'est vrai, c'est d'un despotisme... après tout, je suis libre.

GIRARDOT, *avec un sentiment profond.*

D'être un mauvais père.

SAUNIER.

D'être ce que je voudrai... je me révolte à la fin!...

Mme SAUNIER.

Depuis quelque temps, monsieur prend plaisir à critiquer tout ce que nous faisons...

GIRARDOT.

Parce que tout ce que vous faites n'a pas le sens commun.

SAUNIER.

C'est possible, mais c'est fastidieux, en définitive... nous sommes les maîtres.

GIRARDOT.

De faire des sottises... vous le prouvez parfaitement.

Mme SAUNIER.

Ce sont nos affaires... à nous seuls.

SAUNIER.

Certainement... et ceux que ça ne contente pas...

GIRARDOT.

Je suis de ce nombre.

SAUNIER.

N'ont qu'à le dire.

GIRARDOT.

C'est ce que je fais depuis une heure.

SAUNIER.

On ne peut pas se disputer perpétuellement.

* Saunier, Mme Saunier, Girardot.
** Mme Saunier, Saunier, Girardot.

Mme SAUNIER.

Ce serait un enfer... quand on ne peut plus s'entendre...

GIRARDOT.

Plaît-il ?

SAUNIER.

Certainement.

GIRARDOT.

Quand on ne peut plus s'entendre...?

Mme SAUNIER.

Eh bien!... on se sépare.

SAUNIER, *avec effort.*

Oui.

GIRARDOT, *frappé.*

Ah! vous avez raison, je n'y avais pas pensé... on se sép... Comment cette idée là ne m'est-elle pas venue?... (*amèrement*) comment ai-je pu croire que cette maison était la mienne?... que j'y devais mourir, moi qui l'ai commencée?... qui y ai travaillé vingt ans avec des *étrangers*... (*Mouvement de Saunier.*) Madame l'a dit... *étranger*... je me rappelle bien ce mot... Je comprends en effet qu'un ami comme moi devienne gênant pour des gens qui veulent faire oublier leur origine... Je vous ai vus, moi, trop pauvres et trop petits...

SAUNIER.

Supposer un tel motif... c'est encore une injure.

GIRARDOT.

Fou que j'étais de croire que trente années d'amitié formaient un lien qu'on ne brisait plus! L'amitié... encore une duperie du cœur... On concentre dans une seule famille toutes ses affections, on refuse de s'en faire une autre à soi... puis, un jour, quand on est vieux, ceux à qui l'on a donné tout son passé, et sur lesquels on comptait pour l'avenir, viennent vous dire : On se sépare!

SAUNIER.

Mais ce n'est pas nous qui avons cherché...

GIRARDOT.

Assez!... je ne veux ni explications ni excuses... quand on a pensé qu'on pouvait se quitter, c'est qu'on ne s'aime plus... (*Il va prendre son chapeau.*) Adieu!

SAUNIER, *le retenant.*

Girardot!...

GIRARDOT.

Que voulez-vous?... Pourquoi me retenir?... votre fortune n'est-elle pas suffisante?... faut-il encore travailler pour vous?...

SAUNIER, *blessé.*

Ah! vous êtes méchant, Girardot... Puisque vous m'y croyez intéressé, je ne vous retiens plus.

Mme SAUNIER.

Cédons la place à monsieur.

GIRARDOT.

En effet, vous avez là des *amis* qui vous attendent, pourquoi perdre votre temps avec *un étranger*?... retournez au bal.

SAUNIER.

Eh bien, oui, nous y retournerons.

Mme SAUNIER.

Et nous marierons nos enfans à notre fantaisie.

SAUNIER, *pleurant à demi.*

Et je prouverai que je ne suis pas un mauvais père... Viens au bal, ma femme, nous rirons, nous nous amuserons, nous sommes maîtres de nous amuser, viens.

Ils sortent.

SCENE IX.

GIRARDOT, *seul.*

Oui, allez... Ah! l'on se sépare!... eh bien, oui!... Ils croient peut-être que je les regretterai, comme si j'avais besoin d'eux... des ingrats!... Je vous demande un peu pourquoi je me suis mêlé de tout ceci, moi?... je n'y veux plus penser seulement... je ne veux plus penser à personne... je deviendrai égoïste, je serai heureux tout seul... Je ne sais pas pourquoi je pleure... S'ils croient que c'est de les quitter, par exemple!... je m'en irai ce soir même... (*Il s'essuie les yeux.*) Encore!... c'est nerveux... c'est nerveux... car je n'ai pas de chagrin, au contraire... je pourrais rire si je voulais, je pourrais chanter... C'est égal, ça fait mal... là... (*Il fond en larmes.*) Oh! je suis un lâche!

SCENE X.

FANNY, GIRARDOT.

GIRARDOT, *à part.*

Quelqu'un!... Fanny!

Il se rend maître de ses larmes.

FANNY.

Eh bien?

GIRARDOT.

Eh bien!

FANNY.

Qu'avez-vous obtenu?

GIRARDOT.

Rien.

FANNY.

Quoi!... mon père...?

GIRARDOT.

Est un fou, un ingrat... que je ne reverrai de ma vie.

FANNY.

Que dites-vous ?

GIRARDOT.

Je dis... je dis que je m'en vais.

FANNY.

Et Georges?

GIRARDOT.

Georges... eh bien!... tu l'oublieras... un amour qui commence, ça ne doit pas être difficile à briser... ils ont bien brisé une amitié de trente ans, eux!

FANNY.

Qu'entends-je?

GIRARDOT, *l'embrassant.*

Oui, mon enfant, ils m'ont chassé!

FANNY.

Vous!

GIRARDOT.

Moi!... chassé!... Adieu!

FANNY.

Non, oh! non, vous ne vous en irez pas!

GIRARDOT.

Il le faut.

FANNY.

Ne partez pas, je vous en supplie à genoux!

GIRARDOT.

Qu'est-ce que tu fais donc?... veux-tu bien...

FANNY.

Ah! songez-y; que deviendrai-je sans vous?... sans Georges... privée des seuls amis qui me comprennent et qui m'aiment?... Ah! mon parrain, ne me laissez pas seule... vous ne voyez donc pas combien je suis malheureuse?... vous ne voyez donc pas que ma tête se perd?... oh! j'ai peur de ma douleur!

GIRARDOT, *effrayé.*

Dieu!... quelle exaltation!... Voyons, Ninl, mon enfant, sois raisonnable!

FANNY.

Ne me laissez pas seule... ne me laissez pas seule.

GIRARDOT.

Eh bien, non, non, là... calme-toi.

FANNY.

Ils me parleraient encore de cet odieux mariage... et je ne pourrais résister, je céderais... et j'en mourrais!

GIRARDOT.

Mais comment faire?... les voir encore, nous nous irriterons réciproquement, j'ai la tête si vive... puis, j'aurais l'air de demander grâce, de reconnaître que j'ai eu tort, c'est impossible... il faut que je parte!

FANNY, *vivement.*

Eh bien, emmenez-moi!

GIRARDOT.

Comment?

FANNY.

Oui, chez ma tante, en Dauphiné... Vous deviez m'y conduire, tout était convenu avec mon père; nous partions dans quelques jours... partons de suite!

GIRARDOT.

Devancer le voyage sans la permission de tes parens!... ce matin je l'aurais peut-être pris sur moi, mais après ce qui s'est passé...

FANNY.

Ah! il le faut!... je ne puis rester ici... ici, où j'ai fait de si beaux rêves, où je serai seule maintenant... Je veux partir, ma tante m'attend, emmenez-moi!

GIRARDOT.

Mais laisse-moi au moins le temps de réfléchir. (*A part.*) Quelle exaltation!

FANNY.

Si vous ne voulez pas m'emmener, oh! je ne réponds plus de ce que je ferai... j'irai seule, au hasard... à pied, s'il le faut.

GIRARDOT, *effrayé.*

Comment! mais c'est qu'elle le ferait! c'est un moment de fièvre, de délire...

FANNY, *avec égarement.*

Vous ne répondez pas...

GIRARDOT.

Eh bien, oui, oui... (*A part.*) Il faut avoir l'air de céder; je verrai les Saunier... (*Haut.*) Oui... Tu partiras.

FANNY.

Ah! ce soir!

GIRARDOT.

Ce soir... soit! calme-toi. Mais il faut auparavant que je voie Georges, que je lui redonne un peu de courage!

FANNY.

Vous espérez donc...

GIRARDOT.

Rien... je n'espère rien, je ne promets rien, mais je ne voudrais pas qu'il partît désolé... s'il est déjà au navire, je lui écrirai. Toi, surtout, pas un mot de tout ceci!

FANNY.

Ne craignez rien.

GIRARDOT.

Allons, du calme, enfant... (*Il l'embrasse.*) Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE XI.

FANNY, *seule.*

Oui, il faut partir, c'est le seul moyen d'échapper au malheur qui me menace... Mais mon père, ma mère, quand ils vont apprendre... Et cependant les voir est impossible, je me trahirais... mais je voudrais leur demander pardon... Ah! si

j'écrivais !... oui, c'est cela, quelques lignes qui, leur prouvent du moins que je pensais à eux.

Elle va à la table à droite, et écrit.

SCÈNE XII.

CHARLOT, FANNY, *écrivant toujours.*

CHARLOT.

Ah! pardon, mademoiselle Fanny, vous n'auriez pas vu M. Girardot? (*A part.*) Elle ne m'entend pas. (*Haut.*) Pardon, mademoiselle...

FANNY.

Qu'y a-t-il?... Ah! c'est toi, Charlot?

CHARLOT.

C'est que j'apportais de la part de M. Georges...

FANNY.

Georges... où est-il?

CHARLOT.

Je viens de le conduire à *la Bellone.*

FANNY.

Que dis-tu? il n'a donc pas vu M. Girardot?

CHARLOT.

Non, mademoiselle.

FANNY.

Mais il n'est point parti?

CHARLOT.

Non; car, tenez, on voit encore le navire d'ici; mais on allait lever l'ancre.

FANNY.

Et Georges est à bord?

CHARLOT.

Oui, mademoiselle, même qu'il avait l'air de ne rien voir, de ne rien entendre, puis de grosses larmes... que ça m'a fait pleurer aussi, moi!

FANNY.

O mon Dieu!

CHARLOT.

Il a écrit ce billet dans la chambre du capitaine.

FANNY.

Un billet!... donne.

CHARLOT.

Mademoiselle... mais ce n'est pas...

FANNY.

Donne. Que peut-il me dire? Ah! je tremble...

CHARLOT.

C'est pour M. Girardot.

FANNY, *lisant.*

« Je n'ai pas la force de prendre congé de » vous. Je n'ai point voulu mourir sous vos yeux, » amener un éclat, mais vous ne me reverrez » plus... » Grand Dieu!

CHARLOT.

Qu'a-t-elle donc?

FANNY.

« An moment où notre navire perdra la terre de » vue, j'aurai cessé d'exister. » (*Jetant un cri.*) Ah! non, non, il ne mourra pas! (*A Charlot.*) Viens, conduis-moi.

CHARLOT.

Où cela?

FANNY.

Au navire.

CHARLOT.

Mais...

FANNY.

Viens donc, malheureux! (*Elle va pour sortir par la gauche.*) Ciel! ma mère!... Par ici!

Ils sortent rapidement par la droite.

SCÈNE XIII.

Mme SAUNIER, NOÉMI.

Mme SAUNIER.

Reste, mon enfant, reste.

NOÉMI.

Non, maman, Fanny n'est point rentrée au bal; je veux la voir.

Mme SAUNIER.

Tiens! elle n'est point ici.

NOÉMI.

Toutes les pièces sont envahies par les invités: où a-t-elle pu se retirer?

Mme SAUNIER.

Dans sa chambre peut-être. Attends, je vais savoir...

Elle entre dans la chambre de Fanny à gauche.

SCÈNE XIV.

NOÉMI, *seule.*

Ma sœur a quelque chose. Quand elle m'a dit de retourner au bal, là, il y a quelques instans, il y avait dans sa voix une sorte d'amertume. Si ce mariage avec M. Alfred Dursnd lui déplaisait?... Ah! dût l'élection de monsieur le comte en souffrir, dussé-je ne point l'épouser, je ne veux pas que mon bonheur coûte une larme à Fanny.

SCÈNE XV.

Mme SAUNIER, *ressortant de la chambre,* *Fanny*, NOÉMI.

Mme SAUNIER.

Elle n'y est point.

NOÉMI.

C'est singulier.

Mme SAUNIER.

Je ne puis comprendre... Mais voici votre père, il saura peut-être...

On a vu Saunier causant bas et vivement avec un domestique dans la salle du bal. Il entre sur le théâtre d'un air agité.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, SAUNIER *.

SAUNIER.

Fanny... avez-vous vu Fanny?

Mme SAUNIER.

Nous ne pouvons la trouver.

SAUNIER.

Ah! mon Dieu! ce que Joseph vient de me dire serait-il possible?

Mme SAUNIER.

Quoi donc?

SAUNIER.

Qu'elle était sortie.

Mme SAUNIER.

Sortie!

NOÉMI.

Ma sœur!

SAUNIER.

Oui; le concierge a vu passer rapidement une femme en habit de bal, et qui pleurait... il a cru reconnaître Fanny.

Mme SAUNIER.

Seule?

SAUNIER.

Non... un homme l'accompagnait.

NOÉMI, *à part.*

Ah! mon Dieu!

SAUNIER.

C'est incroyable!... cependant elle était ici tout-à-l'heure, Joseph l'a vue.

NOÉMI.

Voilà encore sur cette table son éventail, et quelques lignes de son écriture.

SAUNIER, *vivement.*

Elle a écrit!... donne... Ciel!

Mme SAUNIER et NOÉMI.

Qu'y a-t-il?

SAUNIER, *lisant.*

« Mon père, le mariage de Noémi, et son éléva-
» tion, suffiront, je l'espère, à votre bonheur;
» pardonnez-moi donc d'échapper au malheur
» par la fuite... »

Mme SAUNIER.

Ah!

* Mme Saunier, Saunier, Noémi.

NOÉMI.

Dieu!

SAUNIER, *lisant.*

« Je quitte le Havre avec... »

Mme SAUNIER.

Eh bien?

SAUNIER.

Elle n'a point achevé.

Mme SAUNIER.

Ah! ma fille partie!...

SCENE XVII.

LES MÊMES, GIRARDOT *.

GIRARDOT.

Partie!

SAUNIER.

Oui.

GIRARDOT.

Cela ne peut être!

SAUNIER.

On l'a vue sortir.

GIRARDOT.

Et où allait-elle?

SAUNIER.

Vers le port.

GIRARDOT.

Dieu!... Et Georges...?

Mme SAUNIER.

C'est avec lui qu'elle a fui.

GIRARDOT.

Que dites-vous?

Mme SAUNIER.

Et où les chercher maintenant?

GIRARDOT.

Mais Georges vient de s'embarquer.

TOUS.

Ciel!

SAUNIER.

A bord de *la Bellone*... J'y cours!

GIRARDOT, *allant à la fenêtre* **.

Pourvu qu'il soit temps encore!... Ah!

On entend un coup de canon.

TOUS.

Dieu!

GIRARDOT.

Trop tard!

SAUNIER, *qui a couru à la fenêtre* ***.

Parti!

Mme SAUNIER, *à la fenêtre.*

Partie!... Ah! ma fille, ma fille enlevée!

* Mme Saunier, Girardot, Saunier, Noémi.
** Mme Saunier, Girardot, Noémi, Saunier.
*** Noémi, Mme Saunier, Girardot, Saunier.

GIRARDOT, *courant à elle.*

Silence, madame!

Mme SAUNIER.

Laissez-moi... Fanny!... je veux qu'on me la rende!

GIRARDOT, *un peu irrité.*

Plus bas donc!... songez que là, à deux pas, vos amis dansent!... voulez-vous leur apprendre votre malheur?... il est irréparable, madame... la nuit, le vent les favorisent. Évitez le bruit et le scandale... c'est votre seule ressource.

Mme SAUNIER.

O mon Dieu!

Elle tombe assise.

GIRARDOT, *avec profondeur.*

Vous pouvez pleurer, madame, car la cause de tout ceci, c'est vous!... (*mouvement de Saunier*) c'est vous... il ne fallait pas la pousser au désespoir, je vous avais avertie... mais vous vouliez à tout prix que votre fille préférée épousât un comte...

NOÉMI.

Dieu! il se pourrait!..

SAUNIER, *avec expression.*

Il vous est facile de nous accabler, Girardot, quand on pleure on ne peut pas répondre.

GIRARDOT.

Ah! vous avez raison... c'est mal ce que je fais... pardonnez-moi... (*Il regarde Saunier, s'attendrit, et lui ouvre ses bras.*) Saunier....

SAUNIER, *se jetant dans ses bras.*

Ah! mon ami!...

GIRARDOT.

J'ai eu tort... j'ai eu tort... (*Tendant la main à Mme Saunier.*) Pardonnez-moi aussi, madame Saunier, mais cette nouvelle m'a bouleversé... Voyons... voyons... cherchons un moyen de prévenir un éclat... Je vais moi-même descendre au port, je saurai si Georges...

SCENE XVIII.

LES MÊMES, GEORGES *.

GEORGES.

Vous me demandez... mon ami?

TOUS.

C'est lui!

GEORGES, *à Girardot.*

Vous m'avez écrit de venir, je me rends à vos ordres.

Mme SAUNIER.

Et Fanny?...

SAUNIER.

Oui...

* Noémi, Mme Saunier, Georges, Girardot, Saunier.

NOÉMI.

Ma sœur?

GEORGES, *paraissant étonné.*

Mais... n'est-elle point ici?

M. *et* Mme SAUNIER.

Ici?

GIRARDOT.

Comment?

SCENE XIX.

LES MÊMES, CHARLOT *.

CHARLOT.

Vous cherchez Mlle Fanny, qu'on m'a dit?

Mme SAUNIER.

Oui.

CHARLOT.

Mais elle est au bal.

M. *et* Mme SAUNIER.

Tu l'as vue?

CHARLOT.

Avec monsieur le comte... regardez plutôt...

Saunier, Mme Saunier et Noémi vont au fond pour regarder; Girardot conduit Georges sur le devant de la scène.

GIRARDOT.

Que signifie?...

GEORGES.

Silence!... son honneur m'était plus précieux que le bonheur même.

GIRARDOT.

Et tu l'as ramenée?

GEORGES.

Sans que personne l'ait vue rentrer.

GIRARDOT, *lui serrant la main.*

Bien, Georges... bien cela...

Mme SAUNIER.

C'est elle... ah! je cours...

GIRARDOT.

Prenez donc garde, elle n'est point seule... il ne faut pas que votre émotion fasse soupçonner ce que vous avez craint.

Mme SAUNIER.

Mais je veux la voir... ah! la voici.

SCENE XX **.

LES MÊMES, FANNY, *conduite par* LE COMTE; *elle est pâle et très-timide.*

Mme SAUNIER, *courant à sa rencontre.*

Fanny!

* Noémi, Mme Saunier, Charlot, Georges, Girardot, Saunier.

** Le Comte, Noémi, Mme Saunier, Fanny, Girardot, Saunier, Georges.

FANNY, *les yeux baissés et suppliante.*

Ah! ma mère!...

Mme SAUNIER, *l'embrassant avec tendresse et larmes.*

Mon enfant!...

LE COMTE, *étonné.*

Qu'est-ce donc?....

GIRARDOT, *cherchant à expliquer cet épanchement.*

Ah... c'est qu'ils ont été inquiets de son indisposition...— Eh bien, Nini, tu es mieux maintenant, ma petite... tu es beaucoup mieux... A propos, tu ne sais pas... pendant que tu dansais, *la Bellone* est partie sans Georges.

LE COMTE.

Et moi, je viens d'apprendre que le candidat qui m'était opposé se retire... ma nomination est assurée.

NOÉMI, *vivement.*

Sans l'appui des messieurs Durand?...

LE COMTE, *avec intention.*

A qui je n'ai pas même parlé de ce projet.

GIRARDOT.

Vous êtes un homme d'esprit, monsieur le comte.... et quoique ce ne soit pas un titre pour devenir homme d'état, je vous donne ma voix.

M. *et* Mme SAUNIER.

Ah!...

LE COMTE, *s'inclinant.*

Monsieur.

GIRARDOT.

Allons, mes amis, retournons au bal!

SAUNIER.

Comment!... toi aussi?...

GIRARDOT.

Oh! pardieu! je veux vous prouver que je suis aussi fou qu'un autre quand je veux... j'ai le cœur à la joie... ça m'est égal d'être ridicule... Madame Saunier, je vous retiens pour la première contredanse... toi, Georges, tu danseras avec Fanny.

GEORGES, *timidement.*

Monsieur Girardot...

SAUNIER, *donnant la main à Georges.*

Je le permets... Allons, messieurs, la main aux dames.

GIRARDOT.

Dis donc, tu oublies toujours que ça ne se dit pas.

CHOEUR.

AIR *du chœur final du premier acte.*

C'est la gaîté qui nous invite;
Cette fois
A sa voix
Heureux d'obéir,
Mes amis, courons tous bien vite
Pour jouir
D'un jour de plaisir.

S'adresser, pour la musique de cet ouvrage, à M. R. TARANNE, bibliothécaire du théâtre du Vaudeville, et pour la mise en scène, à M. LUDOVIC, régisseur.

~~31116~~
77723

PARIS.— IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, no 46, au Marais.